LA LIBERTÉ
Depuis 1913

VOL. 104 N° 42
14 AU 20 FÉVRIER 2018
MANITOBA • 2,20 $ + TAXES

# LE COURAGE DE JULIEN

## LE COMBAT D'UNE FAMILLE

**RETROUVEZ L'ENTREVUE DE JULIEN ET SA FAMILLE EN VIDÉO SUR LA-LIBERTE.CA**

8 ans après son arrivée de Perpignan (France) à Winnipeg, Julien Ferrer, 15 ans, peut enfin souffler un peu : le traitement expérimental contre l'hypophosphatasie auquel il a courageusement participé, est désormais accessible au Manitoba.

Une victoire pour lui mais aussi pour ses parents, John et Mélanie Ferrer et son frère Raphaël qui n'avaient pas hésité à changer de pays en décembre 2009 pour prendre part à l'avancée médicale qui sauvera désormais bien des vies. | **Pages 6 et 7.**

photo : Marta Guerrero

LE BALEINIÉ




## LE BALEINIÉ, MAIS QU'EST-CE QUE C'EST?

C'est un recueil, sous forme de dictionnaire de mots imaginés, qui se propose de décrire les petits tracas du quotidien pour lesquels il n'existe aucune définition officielle.

Mais si, vous savez bien, ce meuble qui a la fâcheuse manie de toujours se trouver sur le chemin de votre orteil… Ou ce petit bout de salade coincé entre l'incisive et la canine, dont vous découvrez la présence après une réunion de la plus haute importance avec toute votre équipe…

Et bien grâce à *La Liberté*, et aux éditions du Seuil qui nous ont accordé les droits de reproduction, nous allons vous dévoiler chaque semaine, dans nos pages, comment appeler chacun de ces petits grains de sable qui savent si bien vous argascaner l'existence. Vous suivez?

Définition de la semaine

**Chacard***

*(cha-kar) n. m.*

pied de table contre lequel vous vous heurtez violemment le petit orteil.

*prov. : « à tout chacard son orteil »*

*Le Baleinié, Dictionnaire des tracas*, Jean-Claude Leguay, Christine Murillo, Grégoire Oestermann, © Éditions du Seuil, 2003




LA LIBERTÉ
Depuis 1913

*Journal hebdomadaire publié le mercredi par Presse-Ouest Limitée*



C. P. 190, 420, rue Des Meurons, unité 105
Saint-Boniface (Manitoba) R2H 3B4
Téléphone : 204- 237-4823
Télécopieur : 204-231-1998
www.la-liberte.ca
Ouvert de 9 h à 17 h du lundi au vendredi












Le journal LA LIBERTÉ est imprimé sur les presses de **Derksen Printers à Steinbach.**

**CONVENTION DE LA POSTE-PUBLICATIONS N° 40012102**
**N° D'ENREGISTREMENT 7996**
ISSN 0845-0455




### LETTRES À LA RÉDACTION

Le journal ***La Liberté*** est ouvert à la publication de toute lettre à l'éditeur à condition que l'auteur(e) soit identifiable (les noms de plume ou pseudonymes ne sont pas acceptés) et qu'elle ne contienne pas de propos diffamatoires. La rédaction se réserve le droit de limiter la longueur des lettres ou de retourner celles dont la formulation n'est pas claire. Merci d'envoyer vos lettres au plus tard le vendredi avant midi pour une possible parution la semaine suivante à l'adresse : **la-liberte@la-liberte.mb.ca**.

Veuillez noter que les chroniques, lettres et tribunes libres publiées dans *La Liberté* reflètent l'opinion de leurs auteur(e)s et pas forcément celle du journal.

### ANNONCES PUBLICITAIRES

**L'heure de tombée pour les annonces est le mercredi 16 h** pour parution le mercredi de la semaine suivante. La direction se réserve le droit de refuser toute annonce envoyée après cette échéance ou d'imposer une surcharge de 10 %.

Nos annonceurs ont jusqu'au mardi de la semaine suivante pour nous signaler toute erreur de notre part. La responsabilité du journal se limitera au montant payé pour la partie de l'annonce qui contient l'erreur.

### ABONNEMENT

Contactez reception@la-liberte.mb.c.a ou 204-237-4823.

L'abonnement annuel : 66,50 $ (TPS et taxe provinciale incluses)

Les changements d'adresse pour les abonnements doivent nous parvenir AU MOINS DIX JOURS avant la date de déménagement.

*« Nous reconnaissons l'appui financier du gouvernement du Canada. »*



3 VOIX À LA TROIS




## La Chine, ou la dominance par l'impérialisme économique

En 1992, l'auteur Francis Fukuyama publie un livre qui fait fureur. Il y voit l'effondrement de l'Union soviétique comme un évènement qui signale « la fin de l'Histoire » idéologique de l'humanité, signe définitif que le libéralisme économique dans un cadre démocratique a remporté une victoire irréversible sur toutes les autres idéologies, notamment le marxisme.

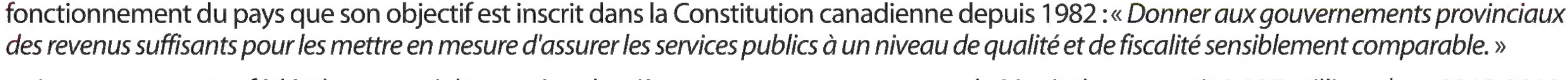
Malheureusement, son modèle ne tenait pas compte d'une montée possible en puissance de la Chine. Il ne prévoyait pas non plus un virage vers la droite autoritaire dans plusieurs pays démocratiques, surtout pas aux États-Unis, ni la montée de néonationalismes.

Or, à l'heure actuelle, la démocratie se porte plutôt mal sur la planète. Et son champion le plus puissant est en débandade, autant sur le plan domestique qu'international. Ses priorités internationales sont grotesquement désordonnées : un retour à un protectionnisme irrationnel, un rejet de l'immigration et une augmentation obscène dans ses dépenses militaires, incluant son arsenal nucléaire. Sa dette nationale est hors de contrôle, signe incontestable d'un état mal géré.

Entretemps, la Chine communiste poursuit un agenda international rigoureusement discipliné, axé sur l'expansion de son pouvoir économique partout dans le monde par le biais d'investissements dans des infrastructures et des entreprises stratégiques. De plus, elle se présente ostensiblement comme promoteur du libre-échange et même comme leader contre le changement climatique, tout en transmettant le message que son modèle économique et politique est bien meilleur que celui de son adversaire américain.

Ces tendances conjuguées laissent entrevoir un avenir bien plus sombre pour l'humanité que celui qu'envisageait Fukuyama.

***(Deuxième de deux chroniques)***



## La péréquation, un indice de la faiblesse économique du Manitoba

MICHEL LAGACÉ

La péréquation est un programme du gouvernement fédéral qui permet aux gouvernements provinciaux moins prospères de fournir à leurs résidents des services publics sensiblement comparables à ceux d'autres provinces, à des taux d'imposition sensiblement comparables d'une province à l'autre. Ce programme est si important au fonctionnement du pays que son objectif est inscrit dans la Constitution canadienne depuis 1982 : « *Donner aux gouvernements provinciaux des revenus suffisants pour les mettre en mesure d'assurer les services publics à un niveau de qualité et de fiscalité sensiblement comparable.* »

Le gouvernement fédéral annonçait la semaine dernière que, sous ce programme, le Manitoba recevrait 2 037 millions $ en 2018-2019, une augmentation de 11 % par rapport à l'année dernière. Sur les réseaux sociaux, un député fédéral libéral s'est exclamé : « La plus grande augmentation depuis plus d'une décennie! » Qu'on retienne les applaudissements : le gouvernement actuel n'a rien fait pour assurer cette augmentation de 217 millions $, et les députés n'ont aucun rôle à jouer dans cette décision. Le gouvernement a tout simplement appliqué les mêmes formules que celles qu'utilisait l'ancien gouvernement.

Que signifie cette augmentation des paiements de péréquation au Manitoba? Elle souligne le fait que l'économie progresse plus lentement que dans les autres provinces. Le Manitoba a de moins en moins la capacité de payer ses services publics à partir de ses propres ressources. Sa dépendance au gouvernement fédéral augmente. Il n'y a donc pas matière à applaudir les recettes supplémentaires du Fédéral. Elles symbolisent la faiblesse économique du Manitoba. Le gouvernement Pallister fait face à un défi accru de stimuler l'économie manitobaine.




## *La parrêsia*, l'antidote dans un monde de *fake news*

Est-ce que celui ou celle qui veut se soucier de soi-même peut le faire sans avoir de rapport à l'autre? Autrement dit, peut-on s'occuper de soi sans porter attention aux autres?

Non, croyaient les Grecs, comme nous rappelle le philosophe français Michel Foucault à plusieurs endroits dans son œuvre. Les Grecs croyaient que pour arriver à prendre soin de nous-mêmes, à nous diriger vers le meilleur de nous-mêmes, nous avions besoin du jugement des autres, d'un jugement franc et vrai. C'est ce qu'ils ont appelé la *parrêsia*, mot que l'on peut traduire par « tout dire » ou par « franc-parler ».

C'est donc à travers la *parrêsia* d'un autre que l'on arrive à constater notre propre valeur morale. Car, si l'autre utilise plutôt la flatterie, jamais nous ne pourrons avoir une idée réelle de ce que nous sommes.

Pour les Grecs toujours, la personne qui a le plus besoin de la *parrêsia* d'un autre est la personne qui gouverne, puisqu'elle doit non seulement s'occuper d'elle-même, mais du bien commun. Elle doit donc savoir entendre la vérité sur elle-même, sous peine d'inévitables dérives.

Il va de soi que toute cette ambiance de *fake-news* n'a rien pour encourager la *parrêsia*. Lorsque le dirigeant ne peut plus saisir l'image qu'il projette, lorsque d'avance il condamne en bloc tout commentaire critique, lorsqu'il n'entend que ceux qui le flattent, ce dirigeant est perdu. En perdant le souci de lui-même, il perdra bientôt la volonté de se soucier des autres.

ÉDITORIAL



PAR BERNARD BOCQUEL
bbocquel@mymts.net

# La joie de vivre du patrimoine!

La bonne volonté de bénévoles ne suffit pas toujours pour assurer à un évènement un rayonnement, une longévité. Mais dans le cas du Festival du Voyageur, elle est assurément l'ingrédient essentiel depuis maintenant presque un demi-siècle.

Et si cette bonne volonté a réussi à se maintenir, c'est à cause d'un mot : le patrimoine. Car c'est le besoin de garder en vie un patrimoine, c'est-à-dire de transmettre une part de soi, qui a assuré l'engagement déterminant de légions de volontaires.

Il était là le coup de génie de Georges Forest, celui qui est devenu par la force de son idée le premier Voyageur officiel : ancrer une fête d'hiver dans l'histoire, et ainsi d'emblée dépasser la seule logique commerciale. Il fallait pour cela un fier Bonifacien, conscient de ses racines métisses et canadiennes-françaises. Son attitude de défi culturel n'avait en soi rien d'impensable : après tout, la ville de Saint-Boniface s'est construite en résistance à la métropole voisine.

Et qui dit résistance, dit forcément devoir de transmission. Transmission de valeurs, appuyées sur toutes sortes d'histoires, ces matrices de culture. Dès les débuts de ce qui aurait après tout pu rester un évènement unique, localisé dans le temps, durant l'année du centenaire de la Province du Milieu, une mission a été attachée au Festival du Voyageur.

Une mission qui exigeait le succès : « Valoriser et promouvoir le patrimoine auprès de l'ensemble de la communauté en reflétant l'époque des voyageurs et la joie de vivre par le biais d'une fête d'hiver. »

Pour les habitants d'une Ville-Cathédrale à la veille d'être absorbée dans le Grand Winnipeg, la possibilité de faire revivre la grande époque des ancêtres voyageurs constituait une occasion rêvée de faire valoir la puissance d'un héritage humain. Le Festival du Voyageur fournissait la preuve de la légitimité de la présence canadienne-française, si minoritaire qu'elle fût.

Avec l'arrivée de Unicity en 1972, Saint-Boniface était ravalé au rang de simple quartier. Mais grâce au Festival, pendant une quinzaine d'années au moins il y a eu durant une semaine en février une floraison de tuques rouges, sorte de cri de ralliement canayen. Le Festival comme moyen d'affirmation ostentatoire s'est ensuite raffiné : costumes inspirés par l'époque de la traite des fourrures et ceintures fléchées se sont multipliés. Musicalement, le concours de violoneux et de gigueurs instauré en 1972 par le Métis Bert Vermette a permis l'éclosion de nouvelles générations d'artistes. De bien d'autres façons encore, le Festival a servi de tremplin au patrimoine métis et canadien-français, qui s'est mis à vibrer comme jamais.

Jusqu'au point où malgré des périodes financières plus difficiles, il devint impensable de ne pas organiser un Festival du Voyageur. Quand le Festival est-il lui-même devenu un patrimoine socio-culturel à préserver? Les avis risquent d'être partagés sur la question.

Pour alimenter la discussion sur la nécessaire pérennité du Festival du Voyageur, le livre qui sera publié en 2019 fournira sans aucun doute bien des arguments. (1) L'initiative a été prise par une enseignante à la retraite, Lucienne Loiselle, qui connaissait déjà bien l'évènement annuel avant d'entamer ses recherches historiques. En effet, avec son compagnon de vie Lucien Loiselle, elle est membre de l'Ordre des Voyageurs officiels.

Dans son esprit, Lucienne Loiselle a entrepris un travail de nature existentielle. Sa conviction irrévocable : « Il ne faut absolument pas oublier qui nous sommes. Sinon, nous n'aurons rien à donner aux autres. » Cette vérité, cet impératif, est à la fois le cœur du succès du Festival du Voyageur et son secret pour générer de la bonne volonté.

(1) Le livre, publié par les Éditions des Plaines, sera abondamment illustré et paraitra à temps pour la 50e édition du Festival.




## À VOUS LA PAROLE | Chapeau *La Liberté*

Madame la rédactrice,

Je suis un fièdle ami de votre journal. Je le visite souvent sur le site internet. Il est formidable, quel plaisir de connaitre le Manitoba. Merci!

Naghmouchi Nouari
Algérie
Le 4 février 2018

Madame la rédactrice,

Chapeau à *La Liberté* pour les excellents publi-reportages au sujet des activités dans les écoles de la DSFM.

Chaque mercredi matin, nos enfants prennent notre hebdomadaire et sautent tout de suite aux pages Dans nos écoles. Ça devient un sujet de conversation autour de la table.

Ça habitue les jeunes à s'intéresser à la communauté franco-manitobaine et à lire en français. On peut aussi prendre l'occasion pour discuter d'autres articles dans *La Liberté*.

Lionel Piché
Le 8 février 2018

## Hommage appuyé aux bénévoles d'Envol

Madame la rédactrice,

Le 13 février, nous avons célébré la journée internationale de la radio. Je voulais prendre cette occasion pour remercier notre communauté pour tout le support qu'elle offre à Envol, notre radio communautaire.

Depuis le lancement du fonds d'Envol à Francofonds lors de notre 25e anniversaire, nous avons amassé environ 10 000 $ en dons qui proviennent de gens de partout au Manitoba. Un gros merci à tous ces donateurs!

Comme vous le savez sans doute, la radio communautaire du Manitoba diffuse depuis plus de 26 ans une variété d'émissions, surtout animées par une équipe de bénévoles. Ces bénévoles reflètent bien la diversité de notre communauté francophone et offrent des émissions de qualité, conçues chez nous au Manitoba. En fait, plusieurs de nos bénévoles sont actifs depuis plus de 10 , 15, voire 20 ans. C'est impressionnant quand même!

C'est tout simple : sans nos bénévoles, il n'y aurait pas d'Envol. J'invite donc tous vos lectrices et vos lecteurs de continuer à nous écouter et de nous appuyer. Après tout, Envol, c'est notre radio.

Jonas Desrosiers
Président du conseil d'administration Envol 91FM
Dans l'esprit du 13 février 2018

## Les premiers missionnaires, c'était les Métis

Madame la rédactrice,

J'ai lu avec beaucoup d'intérêt l'article sur la pièce de théâtre de Rhéal Cenerini intitulée 1818 dans *La Liberté* du 7 au 13 février. 1818, voilà toute une date! Merci Rhéal, merci beaucoup!

Il y a quelques mois passés, je discutais avec quelqu'un qui était en contact avec une équipe qui préparait la célébration du bicentenaire de la venue de Mgr Provencher à la Colonie de la Rivière-Rouge. Cette personne me parlait des époques des archevêques de Saint-Boniface. Je me suis dit : *Ah, non! Pas encore ça...*

Cela m'a fait revivre un souvenir, qui remonte au 19 octobre 1952, jour de mon ordination à Saint-Laurent. Nous étions tous rassemblés dans la salle paroissiale pour fêter. Le maître de cérémonies s'est levé et a dit : *Toutes nos félicitations Dominique! Tu es le premier missionnaire de Saint-Laurent!...* Quelques minutes plus tard, je rencontrais mon oncle, le père Claude Kerbrat, omi, Breton de la Bretagne et missionnaire auprès des Autochtones dans l'Ouest depuis 1919. Il était furieux : *Qui est cet ignorant qui dit de telles sottises? Ne sait-il donc pas que plusieurs grands-parents des Métis qui sont ici aujourd'hui furent eux les premiers missionnaires à Saint-Laurent et dans toute la région de Camperville? Et cela bien avant la venue des premiers prêtres, religieux et religieuses au Manitoba!*

Merci Rhéal pour ta pièce *1818* ! Il est temps d'ouvrir nos yeux et notre cœur pour découvrir la vraie histoire du commencement de l'évangélisation de l'Ouest et du Grand-Nord. Comme tu le dis si bien, cela faisait déjà 50, 75 ou même 100 ans que les Métis avaient fait connaître Jésus aux autres.

Ce que tu dis m'a aussi ramené à une autre expérience personnelle. Durant mes 11 années d'enseignement à Saint-Boniface, j'ai eu de nombreuses occasions de faire de la pastorale auprès des Autochtones à Winnipeg, et parfois même sur certaines réserves. J'aimais beaucoup travailler avec eux et je me sentais très à l'aise. Je ne comprenais pas d'où cela me venait, car je n'avais jamais étudié la culture des Premières Nations.

Ce n'est que quelques années plus tard que j'ai pris conscience que j'avais inconsciemment acquis ces connaissances dans mon village natal de Saint-Laurent, au contact des Métis et des Tchigars et des Tchitefilles durant les 20 premières années de ma vie. Ce sont eux, ce sont elles qui m'ont inculturé et préparé à travailler en pastorale auprès des Autochtones.

*Kitche Meegwetch!* Merci beaucoup, amies métisses et amis métis, de m'avoir partagé votre culture, que je ressens être la mienne aussi!

Dominique Kerbrat, omi
Le 8 février 2018

## MOT DE LA DIRECTION

# COMMENT ÉVITER LA MORT DES JOURNAUX

## Et qu'on arrête de nous prendre pour des hamsters



par Sophie Gaulin
sgaulin@la-liberte.mb.ca

C'était le jeudi 1er février. L'appel tant attendu. Celui de la greffière du Comité permanent des langues officielles, Christine Helke.

Elle annonçait que *La Liberté* et *Le Droit* étaient invités à comparaître lundi 5 février à Ottawa devant le comité de parlementaires, présidé par Denis Paradis, et bien décidé à étudier la question de la crise que traversent les journaux de langue officielle en situation minoritaire et les médias dits traditionnels, en général.

### ▶ Par où commencer?

De toute évidence par une histoire. Déformation professionnelle oblige…

Alors c'est l'histoire d'un petit hamster, à qui l'on demande de faire tourner en courant la roue de sa petite cage. Une jolie roue qui est d'une importance capitale. Car c'est elle qui génère assez d'électricité pour garder le monde éclairé.

Mais le hamster, lui, on le prend pour acquis. Il est là depuis longtemps. Et même si on lui demande de courir de plus en plus vite, on lui donne de moins en moins de nourriture. Mais on s'attend à ce qu'il coure toujours et encore plus vite. Question de rentabilité oblige.

On lui dit qu'on ne financera pas les petits hamsters qui « ne sont pas viables ». Bien décidé à vivre, il court encore plus vite. Mais un jour, à bout d'énergie, il s'épuise… puis meurt.

C'est un peu l'histoire de la presse écrite au 21e siècle. On doit en faire toujours plus avec toujours moins. Et pourtant… on nous dit qu'on est bien importants. Que les journaux de qualité sont essentiels à la démocratie, et bien entendu, que les francophones du Manitoba ne sauraient se passer de leur journal centenaire *La Liberté*. Et pourtant. Pourtant, les gouvernements se succèdent et se ressemblent : ils manquent les uns après les autres à leurs devoirs envers la démocratie.

### ▶ Une situation intenable

Depuis 2008, la publicité fédérale rentre de moins en moins dans nos journaux. Aujourd'hui, elle ne s'y retrouve presque plus. Elle va chez Google, Facebook et d'autres géants américains qui, non contents de recevoir la belle part du gâteau publicitaire, ne paient pas de taxes au Canada, et se délectent en plus d'alimenter leurs plateformes avec nos contenus. Et les journaux sont bien forcés d'utiliser ces réseaux. Question de visibilité oblige.

*La Liberté* est publiée par Presse Ouest limitée (POL), une corporation avec capital-actions qui doit se financer comme toute autre entreprise commerciale. POL n'est pas un organisme à but non lucratif financé principalement par des fonds publics, comme semble le penser la plupart du monde. Le modèle d'entreprise qu'elle opère depuis toujours est mieux connu aujourd'hui sous le nom d'entreprise sociale car son premier devoir est envers le public : celui de fournir des informations qui lui sont nécessaires pour vivre librement et de façon autonome. C'est un petit rappel, ou une mise au point bien nécessaire car il est important de comprendre que *La Liberté*, en tant qu'entreprise, n'est pas en mesure de faire des demandes de financements aux différents paliers gouvernementaux.

Ses revenus sont générés presqu'uniquement par la vente d'abonnements et d'annonces publicitaires. L'unique aide financière gouvernementale qu'elle perçoit, c'est 64 000 $. Et ce, sur un budget de plus d'1 million $. Ces 64 000 $, c'est une aide accordée à toutes publications périodiques, qu'elles soient sans but lucratif ou des sociétés privées, par le Fonds du Canada pour les périodiques (FCP) de Patrimoine canadien. Le magazine *The Hockey News* publié par le groupe Transcontinental, à titre d'exemple, a reçu 1,4 million $ pour l'année fiscale 2014-2015 de ce même fonds.

Les abonnements représentent une part importante pour votre journal. Car au-delà de générer 10 % du chiffre d'affaires, ils démontrent à nos annonceurs que l'édition est désirée dans les foyers. D'où l'importance d'encourager ceux qui « empruntent » VOTRE *Liberté* à s'abonner.

Les publicités sont, quant à elles, capitales puisque c'est le volume de publicité qui détermine le nombre de pages pour chaque journal. Cette semaine, par exemple, nous vous livrons un 28 pages car nous avons vendu 14 pages de publicités. Alors quand vous prenez le journal entre vos mains et qu'il est mince, ce n'est pas bon signe. Ce n'est pas parce qu'on manque de sujets. C'est parce qu'on manque d'argent.

### ▶ L'objectif de la comparution devant le Comité permanent des langues officielles se résume en 3 points :

**1. Faire comprendre que le gouvernement fédéral ne peut se désengager d'annoncer dans nos journaux.** Car c'est aussi dans les pages de *La Liberté*, et pas seulement sur Internet que les francophones du Manitoba attendent les avis et nouvelles du gouvernement. C'est aussi une façon d'aider le journal à continuer de couvrir les enjeux, les défis et les réussites locales. Et par le fait même de contribuer à la vitalité de la francophonie au Manitoba.

**2. Dénoncer la pseudo-solution selon laquelle le virage numérique est la solution aux problèmes de la presse.** L'ère numérique a forcé les hebdomadaires comme *La Liberté* non seulement à moderniser le moyen de livrer ses reportages mais à offrir de nouveaux rendez-vous quotidiens sur leur site Web. Pas question de publier une seule fois par semaine sur Internet. L'alimentation doit se faire au jour le jour, sur le site et les médias sociaux. Les journalistes doivent être plus nombreux dans les salles de nouvelles, et doivent pouvoir faire des vidéos, du montage, de la prise de son ou encore du graphisme. L'équipement doit être toujours plus performant et devient toujours plus vite obsolète.

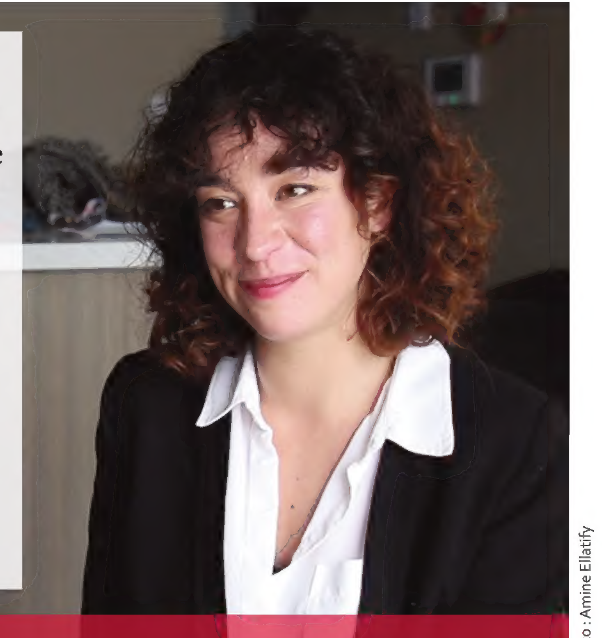
**3. Prouver au gouvernement fédéral que *La Liberté*, comme bien d'autres journaux au pays, ne s'est pas endormie lorsqu'est venu le temps d'adopter un nouveau modèle d'affaires.** Si *La Liberté* est encore publiée aujourd'hui, c'est grâce aux revenus générés par l'agence de communication que nous avons mise sur pied en 2012. Outre les cahiers spéciaux encartés dans le journal que vous lisez presque toutes les semaines, La Liberté Communication vend des audits et des plans en communication, des brochures, des affiches, des calendriers, des vidéos, des animations, des publi-reportages ou encore des services pour alimenter sites web et réseaux sociaux, et ce à une quarantaine de clients.

### ▶ Pistes de solutions proposées

Devant le Comité permanent des langues officielles, *La Liberté* et *Le Droit* étaient sur la même longueur d'onde sur les solutions à apporter à cette crise. Parmi elles, permettre aux entreprises médiatiques d'obtenir des crédits d'impôts sur la masse salariale qui crée du contenu original canadien, l'injection sans plus tarder de dollars en annonces publicitaires gouvernementales et une enveloppe spéciale pour les journaux de langue officielle en situation minoritaire dans le programme intitulé Fonds du Canada pour les périodiques.

Autant de pistes de solutions pour qu'on arrête de nous prendre pour des hamsters.

**Depuis les débuts du combat de la famille Ferrer contre l'hypophosphatasie à Perpignan, en France, et jusqu'à la mise en place des essais cliniques ici à Winnipeg, la journaliste Barbara Gorrand a suivi le parcours de Julien Ferrer, dans les colonnes de *L'Indépendant* puis de *La Liberté*. Aujourd'hui, alors que le traitement vient d'être autorisé par les autorités en France comme au Canada, elle revient sur ce parcours de vie.**



Barbara Gorrand.

photo : Amine Ellatify

## *Cher Julien,*

*Je me souviens de notre première rencontre comme si c'était hier. C'était le 6 octobre 2005 et, jeune pigiste à L'Indépendant à Perpignan, on m'avait envoyée dans un petit village à la rencontre d'une famille aux prises avec l'une des pires injustices qui soit : la maladie d'un enfant. Une maladie « rare ». Pas de traitement, peu d'espoir.*

*Je ne le savais pas encore, mais ce jour-là allait décider du reste de ma vie.*

*Parce que ce jour-là, je t'ai vu, toi, trois ans à peine, de l'énergie à revendre malgré la douleur permanente de tes petits os fissurés. Et j'ai vu ta mère, Mélanie, et ton père, John, bien décidés à soulever des montagnes pour t'offrir un avenir aussi rayonnant que ton sourire.*

*Je ne te l'ai jamais dit, mais durant tout le trajet du retour au bureau, avec Philippe, le photographe, on pleurait. La sacro-sainte neutralité journalistique que je brandissais comme un étendard en a pris un coup : trop tard, j'étais émotionnellement investie. Embarquée dans la « team Juju », derrière ta famille, ton infatigable pédiatre Thomas Budniok, et toutes les bonnes volontés de ce petit coin de France qui se sont mobilisées. À tel point qu'il n'était pas rare, lors des repas dominicaux, que mes parents me demandent : « Des nouvelles de Juju? », comme si tu faisais partie de la famille.*

*Les mois ont passé, les années aussi. Tu as eu cinq, puis six, puis sept ans. Tu as eu un petit frère, Raphaël. Et toujours, la souffrance pour compagne intime.*

*Et puis, il y a eu ce coup de téléphone, à l'approche de Noël 2009. À l'autre bout du fil, Mélanie était en larmes. Des larmes de joie, cette fois. Tu venais d'être choisi pour participer aux premiers essais cliniques d'un traitement expérimental, développé dans une ville au nom étrange : Winnipeg.*

*Autant dire, le bout du monde, vu depuis le sud de la France. Tes parents ont eu quinze jours pour mettre leur vie entre parenthèses, et organiser leur arrivée au Canada, 7 000 kilomètres plus loin – et une bonne trentaine de degrés en moins. Mais rien n'aurait pu les arrêter, parce que les généticiens leur avaient fait cette promesse : six mois plus tard, tu marcherais.*

*Promesse tenue. Six mois plus tard, tu marchais. Un an plus tard, tu patinais. La suite, tu la connais : ta famille a choisi de rester à Winnipeg, ta vie s'est construite ici. Et moi, je suivais tes progrès dans les pages de La Liberté, dont la directrice et rédactrice en chef, Sophie Gaulin, est devenue la plus fervente pasionaria de la « team Juju ».*

*Mais ce que l'histoire ne dit pas, c'est que cette lettre, je l'écris ici, dans un bureau de La Liberté. En plein cœur de cet hiver manitobain que j'avais tant redouté. Dans une ville que j'ai faite mienne depuis un an et demi. À l'heure où vient pour moi le temps d'ouvrir une nouvelle page de mon histoire canadienne, je voulais te dire merci.*

*Au nom de tous ceux dont tu as changé l'avenir, en acceptant sans faiblir les tâtonnements de la science qui, dès demain, leur offrira une vie meilleure.*

*Au nom de ces deux enfants qui ne seraient pas là si tu n'avais pas conduit un certain pédiatre du nom de Thomas à rencontrer une certaine rédactrice en chef prénommée Sophie.*

*Et enfin, au nom de cette jeune journaliste que j'étais, il y a longtemps maintenant, et que tu as sans le savoir, aidée à grandir.*

***Barbara***

# « Sans les patients et leurs familles, rien n'aurait été possible »

La professeure Cheryl Rockman-Greenberg est la généticienne qui a supervisé les essais cliniques de l'asfotase alfa, auxquels a pris part Julien Ferrer. Des recherches d'une importance capitale, qui lui vaudront, en avril prochain, d'être introduite au Temple de la renommée médicale canadienne.

**▶ Quel a été votre rôle dans la découverte de ce traitement?**

J'ai commencé à travailler sur l'hypophosphatasie au début des années 1990, parce qu'il y avait un besoin important ici, au Manitoba (1), de mieux comprendre cette maladie génétique. Je n'ai pas du tout participé au développement du médicament en lui-même, qui a été développé par des scientifiques à l'Université de Montréal et à La Jolla, en Californie. Mais j'ai mené des études au sein de familles nombreuses dans le but de cartographier le gène responsable de l'hypophosphatasie, et d'identifier les erreurs dans la réplique du gène de phosphatase alcaline qui ont mené à des cas sévères d'hypophosphatasie chez des enfants et des bébés.

**▶ Selon vous, combien de personnes ont pu être sauvées par le traitement, dans sa phase expérimentale?**

Une soixantaine de patients ont pris part aux essais cliniques, à travers le monde.

**▶ Enfin, comment vous sentez-vous aujourd'hui, après tant d'années de recherches?**

Je suis très heureuse pour les patients et leurs familles qui vont pouvoir bénéficier du traitement. Et je suis très reconnaissante envers les familles et les patients qui ont pris part aux essais cliniques et ont tellement contribué à la recherche clinique : sans eux, rien n'aurait été possible. Enfin, j'ai un sentiment de gratitude immense envers la formidable équipe de recherche de l'hôpital pour enfants du *Research Institute of Manitoba* et du *Health Sciences Centre*, les pharmaciens, le personnel de biochimie clinique, les laborantins, les infirmiers, le personnel administratif et mes nombreux collègues, dont les médecins et les infirmiers de l'Hôpital pour enfants. Au-delà, ma gratitude va également aux directions de HSC et de l'ORSW pour leur soutien sans faille toutes ces années, ainsi qu'à ceux qui ont travaillé au sein de notre gouvernement pour parvenir à offrir ce traitement aux patients. Même si je sais qu'il reste encore beaucoup de travail…

*(1) Alors que la maladie touche, ailleurs au monde, une naissance sur 100 000, le taux de personnes porteuses de la mutation génétique conduisant à l'hypophosphatasie est particulièrement élevé au sein de la population mennonite du Manitoba : 1 personne sur 25 est porteuse du gène. Ce qui conduit à affecter une naissance sur 2 500* (Leung et al, 2013).

# ACTUALITÉS

Le traitement contre l'hypophosphatasie enfin accessible

# LA VICTOIRE après 15 ans de combat

**En 2010, la famille de Julien Ferrer, un jeune Français atteint d'hypophosphatasie, une maladie rare, arrivait à Winnipeg pour participer au premier essai clinique d'un traitement potentiel. Huit ans après sa première injection, quasiment jour pour jour, Julien, 15 ans, peut désormais envisager l'avenir plus sereinement : le Manitoba, berceau de cette incroyable avancée médicale, vient d'autoriser, le 8 février, la prise en charge de cette thérapie.**


BARBARA GORRAND

presse3@la-liberte.mb.ca

De leurs années passées dans le sud de la France, Mélanie et John Ferrer ont gardé ce soleil qui réchauffe leurs voix. Un amour intact pour le rugby, au royaume du *football*. Et un vieil album un peu poussiéreux, rempli de coupures de presse jaunies par le temps.

Cet album photo n'est pas comme tous les autres. Vous n'y trouverez pas de photos de maternité, des premiers pas, et de toute cette somme de souvenirs que les parents regardent, attendris. « Je n'aime pas trop l'ouvrir. C'est tellement douloureux », confie Mélanie Ferrer. Parce que cet album, c'est celui d'un combat. Dans lequel ils se sont engagés il y a 15 ans à Perpignan, à la naissance de leur premier enfant, Julien. Qui ne mangeait pas, ne grandissait pas, et semblait souffrir en permanence. Il faudra des mois de tests et d'incertitudes avant que la nouvelle ne tombe, « par simple courrier, un samedi », se souvient Mélanie : Julien souffre d'hypophosphatasie. « On avait une maladie, mais pas d'explication, pas de soutien. Alors on a fait ce qu'il y a de pire à faire dans ces cas-là, on a regardé sur Internet. On a vu qu'il n'y avait pas de traitement, peu d'études, et que la maladie était mortelle ». Pire, ajoute John Ferrer : « Au début de nos recherches, les statistiques mondiales ne recensaient que deux autres malades qui avaient survécu à la forme la plus sévère de la maladie; Julien était le troisième… » Abattus, Mélanie et John traversent les mois suivants en plein cauchemar. Il faudra tout l'amour de leurs proches pour qu'ils commencent à relever la tête. « Et Julien aussi. Parce qu'il a toujours été tellement combatif! Alors on s'est dit, soit on baisse les bras et on le regarde mourir, soit on se bat pour lui offrir la meilleure vie possible. »

C'est cette bataille contre la fatalité que raconte le vieil album de Mélanie et John. La création d'une association. La récolte de fonds. La mobilisation de ces centaines d'anonymes, les soutiens des artistes, des sportifs, les galas organisés, les tournois sportifs préparés. « En parallèle, on mobilisait la communauté médicale. Pour qu'ils aient toujours Julien en tête. Et pour ça, la chance nous a enfin souri quand on nous a conseillé un pédiatre, près de chez nous, qui a décidé de tout faire pour aider Julien : Thomas Budniok. Lui, il a fait de notre combat, son combat. »

C'est d'ailleurs alors qu'il était à Paris en compagnie du Dr Budniok pour un congrès médical que John apprend la nouvelle : Julien est choisi pour intégrer le premier essai clinique d'un traitement expérimental, à Winnipeg, au Canada. Et ce qui ne devait être qu'une parenthèse médicale de sept mois est finalement devenu un choix de vie pour toute la famille.

Les pages de l'album de souvenirs prennent dès lors une toute autre dimension. Les sourires y sont plus présents, et au fil des mois, Julien y apparaît debout. Faisant du patin à glace. Allant à un match des Moose. Devenant la mascotte de la ligue d'improvisation du secondaire (LISTE). Vivant une vie normale, ou presque. Une vie dont l'horizon s'est encore éclairé lorsque la Province du Manitoba a inscrit le traitement sur la liste des médicaments remboursés (1). Pour Mélanie et John, c'est un immense soulagement. Mais pas uniquement : « On est très fiers de notre fils. Parce que tout ça, c'est grâce à Julien et aux deux autres enfants qui ont participé à ce premier essai clinique. C'est grâce à eux que plus aucun bébé ne va mourir de cette maladie. On s'est battus pour Julien, et c'est lui qui s'est battu pour des centaines d'autres. C'est une grande victoire. »


John et Mélanie Ferrer, amours de jeunesse, et parents de Julien, 15 ans et Raphaël, 10 ans.

photo : Marta Guerrero

Bien sûr, le combat n'est pas terminé. Julien sera toujours plus petit que les autres, il souffre parfois de fractures de fatigue, les stigmates de sa maladie sont encore visibles. Mais aujourd'hui, Julien a 15 ans. Une phrase que personne n'aurait jamais cru pouvoir un jour prononcer.

(1) Le gouvernement du Canada a approuvé la commercialisation du traitement en décembre dernier. Les négociations quant aux modalités de remboursement se font ensuite, province par province. En France, le médicament est pris en charge depuis le mois de janvier 2018. Au Manitoba, depuis le 8 février dernier.

Claude Daudet, le passionné du Nord

# Un des aventuriers de Churchill

**Comme bien des habitants de Churchill, Claude Daudet est de ceux arrivés par hasard et jamais repartis. Le natif de Saint-Boniface, devenu trappeur et chasseur, passe maintenant ses hivers sur les rivières et les sentiers du Nord manitobain. Sa connaissance du territoire en a fait un guide respecté.**

Gavin BOUTROY
Collaboration spéciale

Claude Daudet a grandi rue Horace à Saint-Boniface. Très jeune, déjà il cherchait l'aventure. « Je me souviens, je partais en raquettes sur la rivière Seine. J'étais scout, aussi : louveteau, éclaireur, et puis pionnier. »

Il a fait toute sa scolarité à l'école Précieux-Sang : « Parfois en classe, on regardait des films de l'ONF [l'Office National du Film] sur Tuktu, un Inuit. Il allait à la chasse, vivait de la terre, pratiquait sa culture… Ça m'a donné envie de découvrir le Nord. »

Claude Daudet est arrivé à Churchill en 1981, pour travailler comme boucher pour la Compagnie de la Baie d'Hudson. Quand il a été envoyé dans un autre poste, il s'est mis à revenir à Churchill en vacances, avant de s'y installer définitivement. Et depuis, ses rôles se multiplient.

Depuis 17 ans, il fait partie des Rangers canadiens, cette branche peu connue de la Réserve des Forces armées canadiennes. **(Voir l'encadré sur les Rangers canadiens.)**



Claude Daudet, trappeur de Churchill, confie un fait de nature : « les caribous sont bêtes comme un poteau. »

photo : Gavin Boutroy

L'hiver, lorsqu'il ne trappe pas, Claude Daudet travaille à l'aéroport au réapprovisionnement en carburant des avions.

L'été, il travaille comme homme à tout faire au Lieu historique national de York Factory, où il se livre à un combat acharné contre les saules dont les racines rongent depuis des années les sépultures de l'ancien cimetière.

Il est aussi directeur de pistes du Hudson Bay Quest, une course de traîneau à chiens lancée à Churchill en 2004, et sert régulièrement de guide aux visiteurs de la région.

Claude Daudet et sa conjointe, Rhonda Reid, une passionnée d'oiseaux (1), ont été confrontés à l'insistance des touristes ébahis par leurs occupations éclectiques, qui voulaient en savoir plus. Il a donc créé une page Facebook, *My Churchill Life* où ils documentent leur vie nord-manitobaine, et celle de leur petit chien Samson, qui les suit dans leurs aventures, emmitouflé dans le panier d'une motoneige.

Le trappeur évoque volontiers les facettes plus difficiles de sa vie. Les inondations de l'année 2017 ont détruit beaucoup de chalets le long de la rivière Churchill, qui mène vers sa ligne de trappe et son chalet. Il soupçonne que c'est le réchauffement climatique qui se fait sentir.

« Avant, arrivé fin novembre, je pouvais aller poser mes premiers pièges en descendant la rivière à motoneige. Maintenant, à cause des rapides sur la rivière Churchill, provoqués par le réchauffement et un niveau d'eau plus élevé, je ne peux pas descendre la rivière. Ça me prendrait huit à 12 heures de contourner par d'autres chemins. »

« J'ai donc embauché un avion de brousse pour survoler un trajet que j'avais identifié sur une carte, pour marquer les coordonnées sur mon GPS. La première fois qu'on a fait le trajet, on a pris deux jours, parce qu'il fallait débroussailler le chemin. Le 20 décembre 2017, quand je l'ai fait, ça m'a pris quatre heures et demie. »

Claude Daudet trappe surtout la martre. Une peau rapporte de 80 à 90 dollars au poste de traite. Il piège habituellement de 60 à 70 bêtes par année. Il vise de poser une centaine de pièges chaque année.

L'hiver, le village de Churchill a beau se vider de ses travailleurs saisonniers, de ses ours et de ses touristes, on peut être certain que l'aventurier Claude Daudet sera toujours là.

(1) Le mélange des écosystèmes de la toundra, de la taïga, de la forêt boréale et de la côte, fait de Churchill un lieu sans pareil pour les passionnés d'ornithologie.



## Qui sont les Rangers?

Ils sont reconnaissables à leurs casquettes et leurs *hoodies* rouges. Leur mandat est d'effectuer des patrouilles, de signaler des phénomènes inhabituels, de recueillir des données, de participer aux sauvetages et d'aider lors de catastrophes naturelles.

Il y actuellement environ 5 000 Rangers canadiens, dont une forte proportion d'Autochtones du Nord du Canada.

La Milice des Rangers de la Côte Pacifique avait été fondée suite à l'attaque de l'armée japonaise sur la base militaire américaine à Pearl Harbour en 1941, afin de défendre le territoire canadien en cas de raid japonais contre le Canada.

Après la Seconde Guerre mondiale, les tensions de la Guerre froide ont mené le gouvernement canadien à relancer le programme. Le Nord canadien se trouvait effectivement coincé entre l'URSS et les États-Unis.

## Jeunes et drogues : dire « Ne faites pas ça » ne suffit pas

# « Les témoignages, ça parle aux jeunes »

**Entre les nouvelles drogues qui font leur apparition et la légalisation du cannabis au Canada, les addictions sont au cœur de l'actualité. Comment en parler aux adolescents? Trois conseillers en orientation du Collège Louis-Riel (CLR) évoquent ce défi du quotidien et les outils disponibles.**



VALENTIN CUEFF
presse2@la-liberte.mb.ca

Nombreux sont les parents peu à l'aise à l'idée d'aborder le sujet des drogues et de l'alcool avec leurs enfants. Il y a la peur d'en faire un tabou, la peur de ne pas prévenir assez, ou de ne pas avoir toutes les connaissances en main pour répondre à leurs interrogations.

Comme l'explique Elizabeth Whitaker-Jacques, conseillère au CLR pour les 9e et 11e années, répondre à la curiosité des adolescents par l'interdiction sans passer par l'échange ne suffit pas :

« Il faut avoir des discussions franches avec les jeunes. On ne peut pas se contenter de dire à des adolescents *Ne faites pas ça*. Ce n'est pas la réalité de l'adolescent. C'est un temps où on a envie d'essayer différentes choses. On doit d'abord établir une relation de confiance avec eux. Si on dit toujours *Non non non*, les jeunes ne vont pas venir nous voir. »

Un avis partagé par Gilles Labossière, conseiller pour les 10e et 12e années, et Léo Bérard, conseiller pour les 7e et 8e. Au CLR, ces trois personnes sont les oreilles attentives des problèmes des élèves. Parler des risques liés à la consommation de drogues et d'alcool avec les jeunes fait partie de leurs missions.

Dans leurs locaux, les ressources ne manquent pas : on y retrouve des documents explicatifs fournis par la division scolaire et par des organismes comme la Fondation manitobaine de lutte contre les dépendances (AFM). Néanmoins, les conseillers veulent aller plus loin et mettent l'interaction humaine au cœur de leur démarche de prévention.




Créer un espace sécuritaire pour ouvrir un dialogue avec les jeunes, c'est le défi pour (de gauche à droite) Gilles Labossière, Elizabeth Whitaker-Jacques et Léo Bérard, conseillers au CLR.

photo : Valentin Cueff

Ça commence par des intervenants, explique Elizabeth Whitaker-Jacques : « On essaie d'avoir deux ou trois présentations par année. L'année dernière on a eu le témoignage, très puissant, d'une jeune personne qui a parlé de sa dépendance aux drogues et à l'alcool. Les témoignages, ça parle tellement aux jeunes. »

Après la prévention générale viennent les rencontres individuelles. Cela va des élèves simplement curieux aux cas plus inquiétants.

Il y a ce que Gilles Labossière appelle « l'écoute active », qui doit se faire de façon libre, sans culpabiliser l'élève : « On remarque parfois des changements de comportement, parfois via des rendements scolaires. C'est une porte d'entrée pour parler. On peut aborder le sujet en disant : *J'ai entendu dire...*, mais sans accuser.

« D'autres fois, les questions vont porter sur les effets : *Comment ça va m'affecter?* Les jeunes pensent parfois qu'ils sont invincibles. Puis tout à coup, la consommation est plus fréquente. »

Elizabeth Whitaker-Jacques ajoute : « Il arrive aussi que des élèves vont venir nous voir par rapport à leurs amis. Ils ont des inquiétudes et vont nous demander ce qu'ils doivent faire. »

Le but est de créer un espace sécuritaire où les jeunes peuvent s'exprimer dans la confidentialité. Mais le dialogue à l'école a aussi ses limites, comme le note Léo Bérard.

« Ils vont venir jaser avec nous là-dessus et chercher où sont les ressources communautaires. On peut les aider jusqu'à un point. Mais ils ont aussi besoin de savoir : *Après 16 heures, où est-ce qu'on peut aller? Quels sont les numéros de téléphone, les appuis en place?*

Car la prévention ne s'arrête pas aux portes de l'école. Comme le précise Gilles Labossière : « Les parents aussi veulent savoir ». D'où la nécessité de mettre également l'information à leur disposition, notamment lors des rencontres parents-élèves.

Léo Bérard ajoute : « La prévention prend une bonne communication entre l'école et les parents. Il faut pouvoir informer tout le monde. »

L'année passée, il a beaucoup été question du fentanyl. Cet analgésique, parfois prescrit en dose microscopique, peut être meurtrier si la quantité consommée dépasse l'équivalent d'un grain de sel, indique le service de police de Winnipeg.

Un problème sérieux face auquel il a fallu se montrer réactif, note Gilles Labossière : « Une annonce a été faite. Des messages envoyés aux parents. Sur le site web, on peut les communiquer largement. »

Les conseillers en orientation font remarquer que la prise de drogues chez les jeunes dépend aussi bien souvent de l'environnement familial, et parfois de problèmes de santé mentale. Elizabeth Whitaker-Jacques souligne que l'effort de groupe est essentiel pour aboutir à des résultats :

« On est chanceux d'avoir des partenaires qui nous apportent des ressources à l'école. On a aussi une psychologue scolaire. Je pense que ça prend tout le monde pour avancer. Seuls, on ne pourrait pas faire autant. »

## Cannabis Jar reste plein d'espoir, malgré les plans de la Province

# Nuage sur le « marché gris » du cannabis

**Mackenzie Mroz, 23 ans, et Kolten Sinkovits, 22 ans, se frayent une place bien à eux sur le marché manitobain du cannabis. Mais la méthode choisie par la Province pour la vente au détail du cannabis met un frein à leur approche de petits entrepreneurs.**

Gavin BOUTROY
Collaboration spéciale

Mackenzie Mroz nourrissait de grands espoirs : « Lorsqu'on a entendu l'annonce de la Province sur sa solution de la mise en marché du cannabis, on était assez excités. On s'attendait à ce que la vente au détail se fasse par le marché privé. Et puis, on a appris les détails.

« Dans un premier temps, la Province sélectionnera quatre propositions de compagnies capables d'ouvrir plusieurs boutiques dans la province. Cela veut dire que la Province cherche des grosses compagnies, pas des entrepreneurs comme nous. On a qu'un seul local pour l'instant. C'était vraiment décourageant de lire l'appel d'offres du gouvernement provincial et de se rendre compte combien de capital serait nécessaire pour que notre compagnie soit sélectionnée.

« Depuis 2015, on a mis toutes nos économies dans notre compagnie, Cannabis Jar. Maintenant, on doit attirer des investisseurs. Ce n'est pas facile, avec les préjugés autour du cannabis. On a déjà eu assez de mal à obtenir un compte en banque commercial. Et surtout, c'est l'obtention d'un permis de vente qui déterminera la valeur d'une compagnie comme la nôtre. »



Mackenzie Mroz et Kolten Sinkovits. Depuis le lancement de leur site web en octobre 2017, le couple d'entrepreneurs a été étonné par la popularité des produits pour animaux domestiques à base de cannabis, censés, entre autres, combattre les symptômes de l'arthrite et de l'épilepsie.

Pour Mackenzie Mroz, les qualités antidouleur du cannabis sont bien connues. « À l'âge de 16 ans, je prenais 15 Advil par jour pour soulager un mal de dos chronique. Mon estomac s'était mis à saigner, je n'en pouvais plus. Les médecins voulaient me mettre aux opiacés, mais j'ai refusé. C'est alors que j'ai commencé à consommer du cannabis médical, et ma vie a alors changé pour le mieux. »

photo : Gavin Boutroy

Pour qu'une proposition soit considérée, la Province exige qu'une compagnie dispose du capital pour six mois d'opération. Plusieurs grosses compagnies, souvent des producteurs autorisés de cannabis médical, ont déjà annoncé leurs intentions de soumettre des propositions au gouvernement du Manitoba, dont National Access Cannabis, The Canadian Cannabis Co-op, MMJ Canada Dispensaries, et Delta 9 Cannabis, en partenariat avec Canopy Growth Corporation.

Pour concurrencer des grosses compagnies dont le siège social est hors du Manitoba, Kolten Sinkovits explique que Cannabis Jar propose une approche « fait au Manitoba ».

« Nous espérons que le gouvernement provincial cherche un moyen qui mette l'accent sur l'industrie locale. C'est la source de notre optimisme. Si ce n'est qu'une question de taille de compagnie, on n'a aucune chance.

« Déjà, on ne met pas l'emphase sur le marché de Winnipeg. Pour la ville, on a déjà en place un système de livraison, à cause des accessoires pour fumeurs que l'on vend actuellement.

« On vient tout les deux de la campagne, de Beauséjour, et on voudrait desservir l'Est et le Sud de la province. Les autres pourront se battre pour le marché de Winnipeg. »

Le local de Cannabis Jar, situé 240 avenue Portage, est en cours de rénovation. Le site web de Cannabis Jar offre actuellement des accessoires pour fumeurs, des baumes, des thés, des cafés et des produits pour animaux domestiques à base de cannabis. Ce que Kolten Sinkovits appelle le « marché gris ».

« Techniquement parlant, ce que nous vendons, c'est illégal. En fait, nous sommes dans une zone grise. Les producteurs de cannabis médical autorisés ont seulement le droit de produire des bourgeons de cannabis, ou des huiles et des concentrés. C'est tout. Mais la Cour suprême du Canada a jugé que les utilisateurs de cannabis médical avaient le droit d'accéder au produit sous toutes ses formes, et donc sous forme de thé, de café, de baumes, de produits alimentaires. Des produits à base de cannabis, consommés à petites doses, à des fins médicales. Mais c'est sûr qu'on repousse un peu les limites de la légalité. »

Kolten Sinkovits précise que si Cannabis Jar voit sa proposition de vente au détail refusée, la compagnie se refocalisera sur la production du cannabis.

« On continuera avec notre plan d'affaires de vente d'accessoires et de produits à base de cannabis, et on se tournera vers la production. On est actuellement en train d'essayer d'obtenir un permis fédéral pour produire du cannabis médical. »

Une approche en accord avec les origines familiales de Mackenzie Mroz. Née dans une famille de fermiers de troisième génération, elle est diplômée en agronomie de l'Université du Manitoba. Elle travaille sur la ferme familiale de 3 000 acres, avec son père et ses deux frères.

## ACCENTUEZ-VOUS!

### Sean Foster, le *French guy* de l'USB

# Il ne faut surtout pas se fier aux accents!

**Son nom à consonance anglophone laisse entendre que sa langue maternelle est l'anglais. En l'occurrence, c'est vrai. Il n'empêche : Sean maitrise également à merveille la langue de Molière. Histoire d'une passion linguistique.**



presse7@la-liberte.mb.ca

Sean Foster se définit à la fois comme anglophone et francophone. En fait, il serait impossible pour lui de choisir. Faut-il faire un choix au fond? « Je n'aime pas trop les étiquettes. Il me semble qu'elles donnent parfois l'impression d'inclure seulement certaines personnes et de ne pas en compter d'autres. »

Lorsqu'il était enfant, sa grand-mère lui parlait en français. C'est elle qui lui a donné le goût de la langue. « Je voulais faire partie de ce monde-là, le monde de la francophonie, surtout que ce sont mes racines ».

À 14 ans, se pose pour lui la question du choix de l'école secondaire. À la rentrée, Sean décide de poursuivre sa scolarité dans son village à Lundar. L'une de ses professeures lui avait déjà glissé l'idée d'aller à l'école francophone à Saint-Laurent. Dans son esprit, c'était hors de sa portée.

« Ça voulait dire quitter mon groupe d'amis, mon village. Tout ça pour aller dans l'inconnu, pour apprendre une langue. » Pourtant, trois jours après la rentrée des classes, Sean prend la décision de sauter le pas. « Il y avait un sentiment très profond qui me disait d'y aller, comme une intuition. »



Sean Foster a commencé ses études universitaires à l'USB.

photo : Marie Berckvens

Les débuts ont été difficiles à l'École Aurèle-Lemoine. « Je ne comprenais rien du tout à ce qu'ils disaient. Mon voisin de classe me traduisait ce que le professeur racontait. » Et puis, au fur et à mesure, Sean prend sa place, pose des questions. « Après trois mois, j'étais autonome. »

D'ailleurs rapidement, sa maîtrise de la langue française s'affine. Pendant l'été, il s'exerce, il regarde des vidéos, écoute des chansons, découvre le 4e volet de la saga Harry Potter. Là, il tombe sous le charme de Fleur Delacour. La sorcière française incarnée par l'actrice Clémence Poésy représente l'élégance, le charme et la sophistication à la parisienne.

« À l'époque, j'avais très envie de vivre en France, un jour. L'accent parisien me plaisait beaucoup. Il me paraissait plus élégant, plus distingué, plus valorisé, plus intelligent. » Sean commence alors à regarder beaucoup de vidéos d'acteurs français sur YouTube. Il imite l'accent. Il se parle à lui-même en français.

En septembre, de retour à l'école, sa façon de parler a changé. Aux yeux de ses camarades d'école, Sean a un accent étranger. Les gens qu'ils rencontrent le questionnent : *D'où viens-tu? Pourquoi tu parles comme ça?* « Ça arrive encore même aujourd'hui. Quand j'ai commencé mes études à l'Université de Saint-Boniface, les gens étaient convaincus que j'étais français. On m'appelait le *French guy.* »

Lors du semestre dernier, l'étudiant de 23 ans a suivi des cours de linguistique et de phonétique. « On a parlé des stéréotypes à propos des accents. Il s'agit de jugements arbitraires qui n'ont pas de sens. J'ai réalisé qu'il n'y a pas un accent meilleur qu'un autre ou supérieur. Je sais maintenant que l'accent parisien n'est pas plus intelligent, ni plus sophistiqué que les autres. Et justement, tous ces accents différents contribuent à la diversité linguistique. »

Sean assume fièrement sa part de diversité, son accent aux éclats de la Ville lumière. Une musique qui fait partie de son être, qui « résonne à l'intérieur ». Son prochain défi : apprendre l'italien, l'allemand, l'espagnol, le japonais ou le mandarin, rien que ça!

« Apprendre une langue, c'est apprendre une culture. On découvre alors des facettes que l'on ne connaît pas de soi-même. On apprend davantage sur sa personnalité. Et c'est très important de se connaître. »

## MICHEL LAGACÉ DANS LES GRANDES ENTREVUES DE LA LIBERTÉ



# « Je crois que l'engagement civique est fondamental dans une société démocratique »

**Le chroniqueur de *La Liberté* depuis 2015 a l'analyse politique dans le sang. Dans ses veines coulent aussi des valeurs fortes, comme le sens du devoir. Michel Lagacé appartient à la classe des piliers de société.**

**Cet économiste de formation, ancien élève du cours classique des jésuites au Collège de Saint-Boniface (B.A. en 1964), a débuté sa carrière professionnelle au Bureau fédéral de la statistique à Ottawa, avant de devenir chercheur principal au ministère du Travail de l'Ontario, entre 1969 et 1973. Cette année-là, il intègre le bureau du Premier ministre de l'Ontario.**

**En 1977, c'est en qualité de directeur du Centre de recherches du Collège universitaire de Saint-Boniface qu'il retourne au Manitoba. En 1980, associé à Donald Foidart, il fonde une firme d'experts conseils en gestion, qu'il préside pendant huit ans.**

**Sa carrière de haut fonctionnaire fédéral débute en 1989, lorsqu'il devient directeur du Secrétariat d'État au Manitoba. En 1994, il est nommé directeur du Secrétariat du Conseil régional du développement des ressources humaines du Conseil fédéral du Manitoba. Le rôle du Secrétariat prend de l'ampleur, et en 1998 Michel Lagacé devient le premier directeur du Secrétariat du Conseil fédéral, poste qu'il occupe jusqu'à sa retraite en 2007.**

**En 2005, il a reçu le prix d'excellence de la fonction publique du Canada, décerné à des fonctionnaires qui « par leur résolution et leur vision, ont contribué à bâtir notre pays ».**

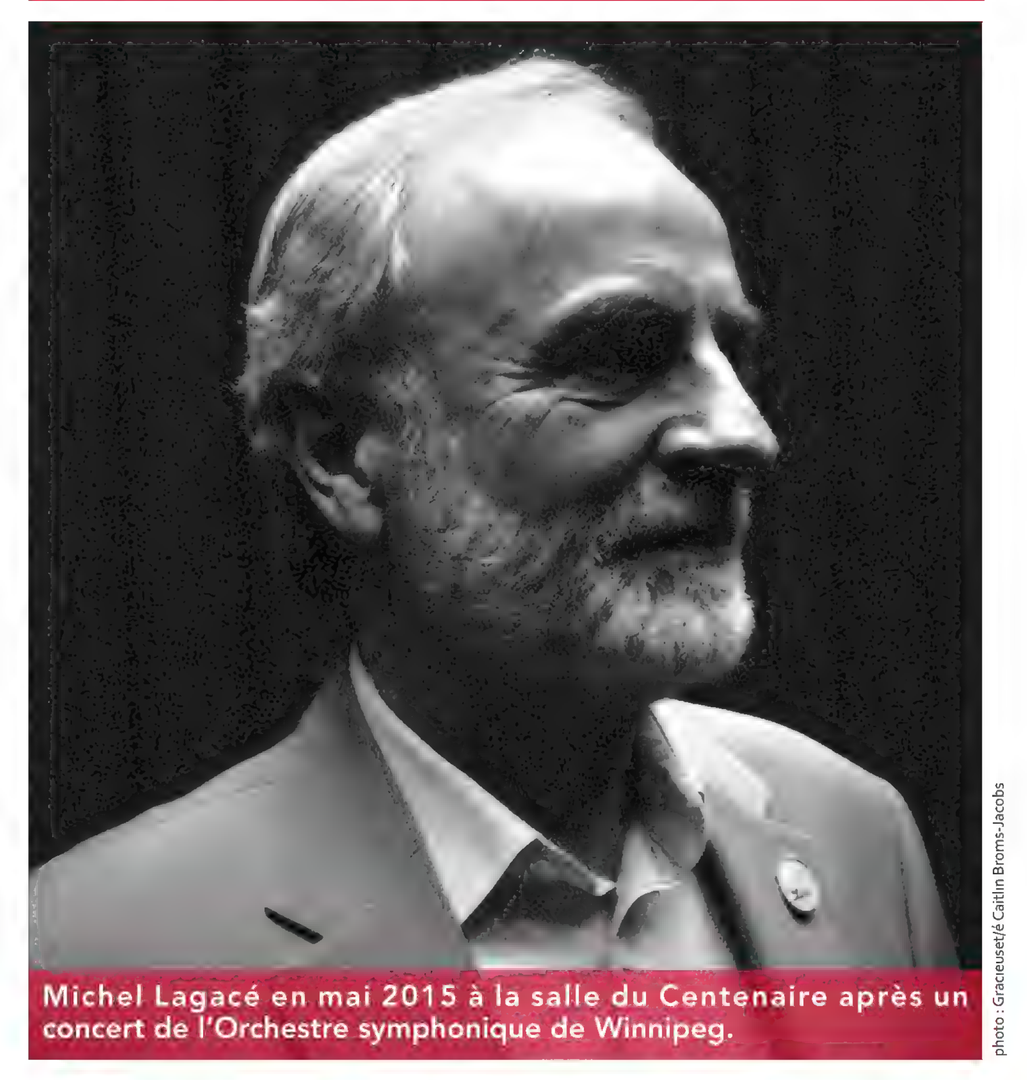
**C'est dans le même esprit qu'il a contribué et contribue toujours bénévolement à bien des organisations, comme la Société historique de Saint-Boniface, dont il assume la présidence depuis 2002. Depuis 2010, il participe aussi au CA des Amis de Upper Fort Garry. Ce passionné de musique a siégé pendant 14 années à l'Orchestre symphonique de Winnipeg, qu'il a présidé de 1986 à 1988.**

Bernard BOCQUEL
bbocquel@mymts.net

**Vous avez grandi bilingue. Une réalité déterminante dans votre vie?**

Oui, certainement. J'ai grandi à Saint-Norbert, un petit village francophone entouré de fermes, comme il y en avait à travers la province. La plupart des familles étaient de souche québécoise ou encore métisse. Chez moi, cependant, il y avait une différence : ma mère parlait le frioulan avec ses parents, elle avait appris l'italien à l'école et, à la maison, elle parlait avec mon père en anglais qu'elle avait appris en arrivant au Canada. Avec le temps, elle a réussi à parler le français couramment.

Mais quand nous étions jeunes, elle était plus à l'aise en anglais, et il n'y avait rien de plus normal que de lui parler en anglais. Avec mon père et entre les enfants, nous parlions toujours le français. Et, heureusement, mon père n'a jamais pensé qu'il fallait parler anglais pour réussir dans la vie – c'était pourtant une idée qui avait fait son chemin dans bien des familles francophones durant les années 1940 et 1950.



Michel Lagacé en mai 2015 à la salle du Centenaire après un concert de l'Orchestre symphonique de Winnipeg.

photo : Gracieuset/é Caitlin Broms-Jacobs

Quand j'ai fréquenté l'école élémentaire des garçons de Saint-Norbert durant les années 1950, tous les enseignants parlaient le français, même si les cours étaient donnés en anglais (les filles allaient au couvent des Sœurs grises). Entre élèves, nous parlions surtout le français. Depuis toujours, je me sens à l'aise dans l'une ou l'autre langue. Cela m'a ouvert des portes tant au niveau personnel que professionnel. Et parce que j'ai été appelé à beaucoup écrire durant ma carrière, j'ai dû perfectionner mes compétences dans les deux langues, ce qui continue à être une source de plaisir pour moi.

**Aller au Collège de Saint-Boniface, une autre étape de vie déterminante, sans doute…**

Ma vie aurait sûrement été différente si je n'avais pas fréquenté le Collège. À l'époque, les jésuites du Collège consultaient les curés de paroisse pour dépister des élèves qui seraient de bons candidats pour le cours classique qu'ils offraient. Je réussissais bien à l'école sans trop d'efforts, et les jésuites m'ont identifié comme candidat.

SUITE EN PAGE 13 ▶

# MICHEL LAGACÉ DANS LES GRANDES ENTREVUES DE LA LIBERTÉ



▶ SUITE DE LA PAGE 12

Au Collège, j'étais loin d'être un élève modèle. Je faisais les devoirs exigés sans faire plus d'efforts que nécessaire : six ans de latin, toutes les classes en français sauf l'anglais, et jour après jour, il fallait traduire un texte du français au latin et vice-versa. Et ensuite, deux ans de philosophie. Ayant été pensionnaire pendant huit ans, j'ai été élevé par les jésuites autant que par mes parents.

J'ajoute que je n'ai jamais aimé cette vie super-structurée. Du matin au soir, chaque journée était planifiée, nous étions surveillés 24 heures par jour, et les sorties étaient rarement autorisées. De fait, quand on entreprenait le cours classique à l'âge de 12 ans, la routine quotidienne était fixée pour les prochains huit ans. Il y avait peu d'options dans les cours offerts, et on en sortait avec un B. A. en philosophie latine.

### ▶ Une formation remarquable quand même...

De fait, je demeure reconnaissant pour cette vie quasi inimaginable aujourd'hui. Nous avons appris à travailler avec discipline, nous avons reçu une bonne formation en français, et le Collège a valorisé notre langue et notre culture. Quelques enseignants nous ont marqués par leur authenticité et leur discipline personnelle. Et ces jésuites disaient haut et fort qu'ils avaient pour mission de former l'élite de demain, comme ils le faisaient dans leurs collèges au Québec. Cela voulait dire, entre autres choses, que nous étions appelés à être des chefs de file et que nous devions mettre notre éducation et nos talents au service de notre prochain et de la société.

Un baccalauréat en philosophie latine, ce n'était peut-être pas une formation idéale pour entrer sur le marché du travail, mais le but du cours classique était de former la tête des élèves, de développer un esprit critique et analytique. Il s'agissait de cultiver le sens du devoir et des responsabilités envers la société. Et ce baccalauréat nous ouvrait les portes à des études de deuxième cycle dans une grande variété de disciplines.

### ▶ Au plan de la formation, impossible de passer sous silence la musique...

Je n'ai jamais su pourquoi ma mère a décidé qu'une formation musicale était importante dans l'éducation de ses enfants, mais nous avons tous étudié le piano, en commençant par des cours avec les Sœurs grises de Saint-Norbert. Je vois encore Sœur Jeanne Dugal sur son prie-Dieu quand j'arrivais à son studio. Je me demandais si elle invoquait une puissance supérieure pour avoir la patience d'entreprendre une leçon d'une demi-heure avec moi! J'ai laissé tomber les classes de piano plusieurs fois au fil des années. Après avoir complété une maîtrise en sciences économiques, j'ai travaillé à Ottawa puis à Toronto. J'écoutais beaucoup de disques pour mieux connaître le répertoire. Une fin de semaine, je suis entré au magasin Steinway à Toronto et j'ai décidé spontanément d'acheter un piano d'occasion. Alors j'ai repris des cours. J'ai passé quinze mois merveilleux à étudier au Royal Conservatory of Music of Toronto à temps plein pour compléter un diplôme ARCT (Associate of the Royal Conservatory of Toronto) en interprétation au piano. J'ai eu d'excellents professeurs en harmonie, en contrepoint, en histoire, en formes musicales et en formation auditive.

Je suis reconnaissant à ce jour de pouvoir écouter et mieux apprécier le génie extraordinaire des compositeurs qui nous ont laissé des œuvres merveilleuses. La musique, c'est comme une autre langue qui communique directement avec l'esprit et les sentiments de l'auditeur. Elle m'a enrichi pendant toute ma vie.

### ▶ Qu'est-ce qui vous ramène au Manitoba en 1977?

Essentiellement la famille et une offre de diriger le Centre de recherche au Collège universitaire de Saint-Boniface. J'avais passé dix années très agréables à travailler comme économiste à Ottawa et à Toronto avant de revenir. Quand j'ai quitté le Manitoba en 1967, je ne pensais pas que j'y reviendrais un jour. Mais les circonstances changent et le temps semblait être venu de m'installer ici.

### ▶ Quand et comment avez-vous pris goût au travail bénévole?

Je n'avais pas fait de bénévolat pendant la décennie que j'ai passée en Ontario. Tout a changé quand je suis revenu au Manitoba. Les Sœurs grises ont des réseaux d'information remarquables et la supérieure provinciale a appris que j'avais travaillé au bureau du Premier ministre de l'Ontario dans le domaine du développement social, notamment en éducation, santé et services sociaux. Elle m'a demandé de participer au travail de l'Hôpital Saint-Boniface. Puis la SFM avait besoin de nommer un président de Presse-Ouest Limitée, la société éditrice de *La Liberté*.

Mon engagement social a pris un tournant décisif quand j'ai été élu au conseil d'administration de l'Orchestre symphonique de Winnipeg en 1982. L'Orchestre avait autant d'objectifs artistiques que financiers, et j'aimais autant discuter de finances que de programmation musicale. Je me suis trouvé tout de suite à l'aise, même si j'avais encore beaucoup à apprendre.

Comme vice-président du Conseil, j'ai eu à préparer le plan stratégique de l'Orchestre l'année avant d'être élu à la présidence en 1986. C'est une préparation idéale pour un poste de haute visibilité. L'organisme comptait plus de 30 membres au conseil, 67 musiciens, un chef d'orchestre, un personnel d'une vingtaine de personnes et quelques centaines de bénévoles. Les membres du CA étaient des bénévoles chevronnés : comptables, avocats, président d'université, vice-présidents de banque, chefs d'entreprises, enseignants, médecins et membres en vue de la communauté. C'est dire qu'ils m'ont beaucoup appris sur la gouvernance, la collaboration et l'art de créer un sens de direction partagé par tous. Ils m'ont appuyé sans réserve. De plus, les musiciens ont enrichi ma vie en partageant leur vécu avec moi. J'ai présidé le comité de sélection qui a choisi Bramwell Tovey comme chef d'orchestre et ce fut là une autre occasion de mieux comprendre les rouages complexes de cette machine qu'est un orchestre.

Michel Lagacé en 2005, lors de la remise du prix d'excellence de la fonction publique du Canada, alors qu'il était directeur du secrétariat du Conseil fédéral du Manitoba.

photo : Gracieuseté Michel Lagacé

### ▶ Une expérience décidément marquante...

Je dois beaucoup aux nombreux membres du CA avec qui j'ai travaillé pendant 14 ans. On y trouvait des gens dévoués et prêts à collaborer pour le bien commun. J'ai travaillé de près avec beaucoup de collègues bénévoles, et j'ai eu le privilège de collaborer étroitement avec mon prédécesseur à la présidence, l'avocat Harold Buchwald. C'est d'ailleurs lui qui m'a convaincu d'assumer la présidence. Il était au centre de vastes réseaux au Manitoba et à travers le pays. Il tenait à ce que je rencontre ses collègues et ses amis, et c'est ainsi que j'ai eu l'occasion de fréquenter de nombreuses personnes qui occupaient des postes de direction importants. Il figure parmi les experts qui m'ont vraiment guidé dans le fonctionnement du monde bénévole et de la ville de Winnipeg. Bref, c'est un collègue qui est devenu un véritable ami.

Je sais que c'est Harold qui s'est organisé, avec son savoir-faire habituel, pour que j'assume la présidence d'Arts Stabilization Manitoba en 2007. C'était un organisme qui avait pour but l'implantation des meilleures pratiques de gestion dans les organismes artistiques et culturels de la province. Le Conseil là aussi était très fort et j'ai vite appris que je n'avais qu'à mettre une question sur la table pour recevoir des conseils de grande qualité. Dans cette fonction, j'ai eu l'occasion de travailler avec un bon nombre d'organismes artistiques et culturels au Manitoba et, là encore, j'en ai beaucoup appris sur la gouvernance, la planification et l'importance des valeurs quand un groupe de bénévoles décide de travailler ensemble. Nous devions nous assurer que la gouvernance de ces organismes était de la plus haute qualité. Ainsi, nous avons beaucoup discuté de plans stratégiques, d'évaluation du fonctionnement des conseils et même des principes de base, tel que le besoin pour chaque conseil de maintenir la confiance de ses membres et de leur rendre compte de leurs actions. Je garde un excellent souvenir de ces nombreuses années.

### ▶ Une fois un bénévole chevronné, vous voilà encore plus en demande...

Eh bien, rappelez-vous que, comme bénévole, je ne coûte pas cher! Ces expériences m'ont bien servi dans d'autres fonctions bénévoles comme celles que j'ai assumées à Centraide Winnipeg, avec les Amis du Upper Fort Garry, à la Société historique de Saint-Boniface, au Centre de musique canadienne, etc.

SUITE EN PAGE 14 ▶

# MICHEL LAGACÉ DANS LES GRANDES ENTREVUES DE LA LIBERTÉ

▶ SUITE DE LA PAGE 13

Ce que je retiens de toutes ces années de bénévolat, c'est qu'on retrouve parmi les bénévoles des personnes très généreuses et soucieuses du bien-être de la société. Je crois que l'engagement civique est fondamental dans une société démocratique et dynamique dont les besoins sont sans fin. Aucun gouvernement ne peut répondre à tous les besoins. De fait, notre démocratie elle-même est menée par la participation des citoyens. Sinon, nous aurions une société gouvernée du haut vers le bas et il serait impossible de répondre à de nombreux besoins sociaux.

**▶ Clairement, vos actions s'appuient sur des valeurs sûres. Est-ce qu'on choisit ses valeurs?**

Je pense que nos valeurs sont formées par nos expériences et par notre propre tempérament. L'exemple de mes parents et des jésuites chez qui j'ai passé huit ans m'ont certainement marqué. Je crois qu'une de ces valeurs fondamentales est le devoir, une valeur qui a toujours été présente dans mon entourage et à laquelle j'ai pris goût. Même aujourd'hui, c'est encore cette valeur qui fait que j'aime donner un coup de main là où je peux être utile. Je n'ai pas besoin d'avancer dans ma carrière ou de gagner un revenu, et je choisis ce que je fais. Pendant 35 ans de bénévolat, j'ai pris goût à rendre service et à travailler avec des gens qui partagent des buts communs pour le bien-être de la collectivité.

**▶ Vous déplorez parfois l'absence de la jeunesse dans les affaires de Francophonie manitobaine. Vous êtes inquiet pour la santé du bilinguisme manitobain?**

Nous faisons partie d'une petite province et les bilingues forment un petit groupe à l'intérieur de cette population. En ce qui regarde le bilinguisme comme tel, je reconnais que nous parlons l'anglais et le français à différents niveaux de compétence. C'est normal. Il nous faut cependant veiller à former des gens qui sont des modèles du parler et de l'écriture du français, si nous voulons transmettre une langue dont nous sommes fiers.

**▶ Il faut plus encore sans doute...**

Je crois qu'il y a un besoin criant de compétences à tous les niveaux, d'où l'importance de la formation des jeunes. Il nous faut aussi des gens formés dans une grande variété de disciplines. On peut penser aux professions traditionnelles, comme le droit ou la médecine, mais il nous faut des chefs de file dans tous les domaines : les sciences, les sciences sociales comme l'histoire et les sciences économiques, la gestion, l'enseignement, l'architecture, les langues et les arts. C'est sur des compétences qu'on bâtit une confiance en soi et une fierté collective. Alors, oui, je suis préoccupé par le besoin d'assurer le développement des compétences des générations montantes. Il ne faut absolument pas que le bilinguisme soit associé à la médiocrité. Le savoir devient de plus en plus complexe et spécialisé, et il nous faut de l'expertise partout. On peut même parler d'une élite qui aurait comme premier devoir de servir la collectivité, de réfléchir et de proposer des pistes de solution. En ce qui regarde les organismes communautaires, il est évident qu'il y a beaucoup de travail à faire pour former les gens qui veulent assumer des postes de leadership. La connaissance des principes les plus élémentaires de la gouvernance d'organismes a grandement besoin d'être améliorée. Sinon nous aurons de plus en plus de difficultés à gouverner nos propres organismes. La compétence attire la compétence.

**▶ On sait la rigueur de l'analyste en vous. L'analyse rigoureuse laisse cependant sans doute une place à la capacité d'émerveillement...**

Bien sûr! À ce jour, bien des choses sont susceptibles de m'émerveiller. Une pièce musicale, par exemple. Même si je la connais bien, elle peut m'émerveiller quand elle est interprétée d'une façon originale et fraîche. Je peux penser à un grand nombre d'œuvres qui m'émerveillent chaque fois que je les entends. Celles de Brahms, Mahler, Chostakovitch, les pièces pour piano de Brahms, la musique de chambre de tant de compositeurs, les Lieder de Schubert, tout de Bach et, plus près de nous, le monde musical et spirituel de Giya Kancheli et d'Arvo Pärt que le New Music Festival de l'OSW nous a fait connaître. Il y en a tant!

Sur un tout autre plan, je suis encore épaté par l'efficacité d'un groupe de personnes qui décident de travailler ensemble dans un but commun. Pendant 35 ans, j'ai beaucoup travaillé dans des organismes culturels, artistiques et historiques. Je suis émerveillé par la compétence et l'engagement de gens qui donnent bénévolement de leur temps et de leur expertise pour contribuer au bien-être de la société. Seule, une personne n'accomplit pas grand-chose. C'est comme un chef d'orchestre sans musiciens. Il faut être bien entouré et bien appuyé pour arriver à des résultats concrets. Ça, c'est une dynamique qui m'émerveille toujours.

**▶ Et qu'est-ce qui peut être susceptible de vous irriter?**

L'incompétence. Qu'il s'agisse du travail payé ou du bénévolat, je crois qu'il est important de contribuer à l'atteinte d'objectifs qu'on se fixe. Je n'accepte pas qu'on dise que, parce que des gens sont des bénévoles, ils peuvent se permettre d'agir de façon médiocre ou incompétente. Cela ne sert pas l'organisme dont on fait partie. Un bénévole qui agit avec incompétence devrait aller faire autre chose, idéalement pour développer ses compétences et pour pouvoir un jour contribuer de façon positive à son milieu. Que ce soit au travail ou dans un rôle bénévole, il n'y a rien de plus regrettable que de voir quelqu'un à la mauvaise place au mauvais moment.

**▶ Passionné par l'histoire comme vous l'êtes, y a-t-il une époque où vous avez déjà rêvé de vivre?**

Oui! Sans aucun doute, ce serait la Renaissance. Imaginez un monde en pleine révolution intellectuelle et artistique, un monde qui redécouvre l'héritage grec et romain, qui s'intéresse à l'Égypte antique, qui découvre le latin classique et l'architecture romaine, et qui innove dans tous les domaines du savoir. Beaucoup de petites villes, Florence en tête, deviennent des lieux de création artistique encore admirés aujourd'hui. Après le retour de la papauté d'Avignon à Rome, le grand schisme voit trois papes se disputer le Saint-Siège, puis enfin Rome reprend la place qu'elle avait occupée jusqu'au début du 14e siècle. Tout est à reconstruire, même Saint-Pierre de Rome. Vers la fin du 15e siècle, Raphaël, Leonardo da Vinci et Michelangelo sont des contemporains qui produisent des œuvres d'art immortelles. Et tant d'autres artistes participent à ce renouveau de l'art et de la pensée. Mais pour rêver à cette période de créativité intense, il faut mettre de côté la peste qui hantait régulièrement la population et l'espérance de vie plutôt limitée!

**▶ Vous n'êtes jamais en manque d'histoires, d'anecdotes entourant des personnages qui ont traversé votre vie. Vous vous sentez raconteur dans l'âme?**

J'aime de plus en plus raconter, c'est vrai. Cela vient peut-être de mon père qui est décédé à l'âge de 98 ans. Il avait une mémoire orale formidable et, à 95 ans, il pouvait me raconter une histoire ou une conversation avec un oncle ou une tante qui datait de son adolescence. J'ai passé beaucoup de temps avec lui durant ses dernières années, surtout après le décès de ma mère six ans avant le sien. Durant sa dernière année, il perdait la mémoire tout doucement. Je me suis mis à lui rappeler les histoires qu'il m'avait contées. Il ne s'en rappelait pas toujours, mais il les trouvait vraiment intéressantes! De fait, s'il ne m'avait pas raconté ses souvenirs, je n'aurais pas pu les lui rappeler durant cette dernière année.

Je crois que raconter les histoires de famille et rappeler les échanges vécus au cours de ma carrière ou encore les contacts humains avec des centaines de bénévoles avec qui j'ai travaillé, toute cette richesse humaine me permet de raviver le souvenir de gens remarquables et d'apprécier de nouveau ceux et celles qui ont croisé mon chemin. Ces histoires en disent souvent beaucoup sur ce qui a contribué à nous former, et elles nous permettent de revivre des moments que nous avons parfois négligé de vivre pleinement quand ils ont eu lieu.

**▶ Il vous arrive de regarder vers l'avenir?**

À tous les jours! J'espère évidemment continuer à faire ce que j'aime. En ce moment, je participe à trois conseils d'administration. Et puis il y a tant de lectures à faire! Je voudrais aussi reprendre le piano quand j'en aurai le temps. Je voudrais surtout retourner en Italie, si la santé me le permet.

Les valeurs et les convictions donnent une continuité à la vie et je crois bien que j'irai là où elles me conduiront. Si je peux faire profiter d'autres de mon expérience, je le ferai avec plaisir. Et si l'occasion se présente de contribuer aux causes qui me tiennent à cœur, je suis ouvert à le faire.




# Qu'il pleuve, qu'il vente, qu'il neige, les brigadiers de Taché sont là

Sécurité – Prévention – Dévouement

Drapeau à la main, gilet de sécurité enfilé, les élèves des brigades scolaires se tiennent debout aux intersections, été comme hiver, pour assurer la sécurité de leurs camarades. En passant près des rues Aubert, Langevin ou La Vérendrye en début ou en fin de journée, on peut apercevoir quelques-uns des 25 membres de la brigade de l'École Taché, concentrés sur leur tâche.

Épiphanie Bisson, en 6e année, a rejoint la brigade cette année. « En 5e année, je voulais vraiment essayer, parce que je connaissais plusieurs personnes qui le faisaient. Je trouve que c'est amusant, et j'aime beaucoup. » Cependant, son travail et celui de ses camarades se complique quand vient l'hiver : « il fait vraiment froid. »

Aubrey Trenholm, en 5e année, fait aussi partie de la brigade. Quand les températures ont commencé à baisser, il a envisagé d'abandonner. « Au début, je me disais qu'on devait rester dehors longtemps. J'ai essayé, et je me suis dit : *Oh non, je ne veux plus le faire!* » Il a finalement décidé de persévérer.

> *« Quand il fait si froid, il n'y a pas beaucoup de personnes qui marchent, alors on attendrait juste dehors dans le froid. »*
> Épiphanie Bisson, 6e année.

Pour la sécurité des enfants, l'école suit les lignes directrices CAA, qui indiquent de garder les enfants à l'intérieur à partir de -32 degrés Celsius. Épiphanie Bisson : « Si la récréation est à l'intérieur, on ne sort pas non plus. Quand il fait si froid, il n'y a pas beaucoup de personnes qui marchent, alors on attendrait juste dehors dans le froid. Ça ne servirait à rien. »

Pendant leurs tours de garde, les petits brigadiers trouvent des moyens de se réchauffer. Aubrey Trehholm, par exemple, se couvre bien. « On porte nos pantalons de neige. Pour essayer de passer le temps, on parle avec nos amis de la brigade, et on arrive à oublier le froid. » Épiphanie Bisson, elle, enfile ses mitaines et sa tuque. « Parfois, on peut quitter la classe plus tôt, pour s'assurer qu'on est assez couvert pour faire la brigade. Je bouge mes jambes pour me réchauffer. Mais on fait quand même attention si quelqu'un traverse. »



**Épiphanie Bisson et Aubrey Trenholm bravent le froid avec les autres membres de la brigade pour garantir la sécurité des autres élèves.**

Christian Palud et Andréa Ruest, enseignants à l'École Taché, sont les coordonnateurs de la brigade. Christian Palud s'occupe de la brigade depuis 6 ans. « Généralement, les élèves n'abandonnent pas à cause du froid, mais pour d'autres contraintes. Pour certains, c'est trop de responsabilités. Pour d'autres, c'est trop tôt le matin, ou alors ils ne souhaitent pas ou ne peuvent pas rester à l'école le soir. »

Andréa Ruest a donné quelques conseils aux élèves. « On leur recommande d'être bien habillés. Ça ne prend pas plusieurs fois pour qu'ils comprennent. Au cas où, on a toujours du matériel supplémentaire pour que les élèves puissent se couvrir. Mais en tant que parent, j'espère toujours qu'il fera -32 degrés! » Christian Palud ajoute : « Eh oui, quand il fait seulement -30, les brigadiers doivent y aller. »

Les brigadiers assument d'autres responsabilités. Christian Palud : « S'il y a des petits problèmes avec des automobilistes, les élèves relèvent les plaques d'immatriculation. Quand il y a beaucoup de neige, leur visibilité est réduite. Donc on demande à la Ville de dégager la rue. » Andréa Ruest indique : « La priorité, c'est que les brigadiers soient en sécurité en tout temps. »

## Célébrons nos succès!






**Isabelle Rusk,**
**6e année,**
**École communautaire Saint-Georges**

« Ce que j'aime avec mon école, c'est que comme elle est petite, il n'y a pas beaucoup de monde. On fait pleins de choses intéressantes pendant l'année. J'aime beaucoup les cours de sciences humaines. »

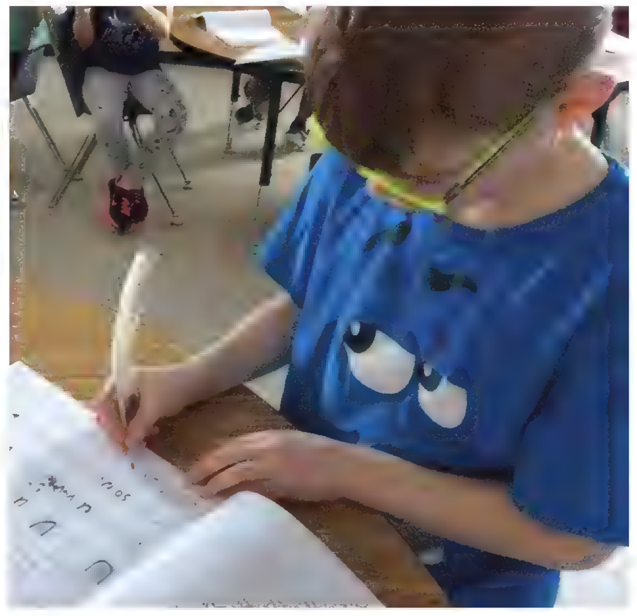


## Lumière sur l'École La Source

# Les 2e années de La Source ont remonté le temps

Expérience – Tradition – Origines





**Le temps d'une journée, les élèves de 2e année de La Source ont vécu comme des enfants de pionniers.**

Alors qu'elle étudiait les sciences humaines avec sa classe de 2e année, Isabelle Vauzelle, enseignante à l'École La Source, a vu l'intérêt de ses élèves s'intensifier quand elle a mentionné les pionniers. Saisissant l'occasion, elle leur a proposé de vivre une journée dans la peau d'un enfant de pionnier.

Un mercredi matin, 8 h 45, Shilo, Manitoba. À l'École La Source, la sonnerie retentit. Tous les élèves se pressent pour rentrer en classe. Tous, sauf les 2e années, qui attendent patiemment dehors que leur enseignante sonne la cloche. L'expérience de la vie de pionniers peut commencer avec, tout d'abord, un tour de l'école, à pied.

> *« Le matin, on a marché autour de l'école, parce que les pionniers n'avaient pas de voiture. Je suis content de ne pas avoir à marcher tous les jours. »*
>
> Rowan Brown, 2e année.

Isabelle Vauzelle avait expliqué au préalable les grandes lignes de la journée aux élèves. « J'avais suggéré de s'habiller comme à l'époque. L'auxiliaire et moi avions des robes de pionnières. Quand les élèves sont arrivés, j'ai expliqué que les pionniers n'avaient pas de bus, donc on a marché un peu. Après ça, ils ont eu une nouvelle appréciation pour le bus du matin. »

Les élèves, qui avaient déjà appris que les pionniers se chauffaient au bois, sont arrivés dans une salle de classe sans lumière. « Ils sont allés chercher du bois dans ma voiture. Quand ils sont rentrés en classe, ils ont dit : *Oh c'est sombre!* On n'a pas eu d'électricité dans la salle de la journée, mais il y avait assez de jour. J'avais vidé les pupitres et installé des ardoises avec des craies, de l'encre et des plumes taillées que j'avais ramenées de mon poulailler pour une activité d'écriture à l'ancienne. »

Pendant la journée, les élèves ont suivi les enseignements de l'ancien temps. « On a parlé des cours qu'il y avait à l'époque des pionniers : la lecture, l'écriture et l'arithmétique. Ils se sont rendus compte que c'était plus facile avec le stylo ou le crayon. En éducation physique, ils ont fait des jeux autochtones. »

L'heure du repas n'a pas fait exception à l'originalité de la journée. « Ils ont préparé eux-mêmes leur collation : Peggy Blakely, une maman d'élèves de l'école, est venue aider les élèves à faire du pain et du beurre à partir de lait que je suis allée chercher à la ferme. » En fin d'après-midi, les jeunes ont assisté à une démonstration de filage de laine de mouton et d'alpaca. « On leur a montré comment arriver d'une matière première à un produit fini, et comment travailler la laine pour avoir des mitaines et des chandails. »

Pour encore pousser l'expérience plus loin, Isabelle Vauzelle a demandé aux parents de retracer l'origine des enfants. « Dans le cadre de notre étude, on doit parler de l'histoire et des différentes traditions. Une collègue métisse est venue faire une présentation, puis on a parlé des origines de chacun. Les enfants ont vu qu'ils venaient vraiment de partout dans le monde. »

Cette aventure a marqué les jeunes esprits. Rowan Brown partage ses impressions. « Le matin, on a marché autour de l'école, parce que les pionniers n'avaient pas de voiture. Je suis content de ne pas avoir à marcher tous les jours. Dans la salle, c'était sombre, on n'avait pas d'électricité. Pour boire, on devait pomper l'eau, parce qu'il n'y avait pas de robinet avant. J'ai aimé écrire à la plume, c'était amusant. »





## À noter

### LES ACTIVITÉS SCOLAIRES

**Le 15 février,**
Match de la LISTE,
Collège Louis-Riel et École La Source.

**Le 20 février,**
Soirée fléchée à l'École Jours de Plaines.

**Le 21 février,**
match de la LISTE,
Centre scolaire Léo-Rémillard 1
et École Pointe-des-Chênes.

**Le 22 février,**
Soirée fléchée à l'École Pointe-des-Chênes.

**Le 24 février,**
La LISTE – hôte Collège Louis-Riel,
ateliers et matchs éliminatoires.

### LA COMMISSION SCOLAIRE

Réunion de la Commission scolaire franco-manitobaine,
**le mercredi 28 février à 19 h,**
au bureau divisionnaire, Lorette.

### CONGÉ

**Le 19 février,**
Congé pour tous,
Journée Louis-Riel



# CULTUREL

▶ À la découverte d'un genre littéraire et d'un mode de vie

# « L'idée d'une relation romantique me révolte »

**Avec *A Murder's Hunt*, Danica Taylor fait d'une pierre deux coups. L'auteure de 21 ans publie son tout premier roman. Et, grâce à son personnage principal, elle met en avant son identité de femme aromantique.**




redaction@la-liberte.mb.ca

Danica Taylor sourit d'engouement lorsqu'elle parle d'*A Murder's Hunt*, qui sera lancé le 15 février. (1)

« J'ai toujours voulu écrire un bon *caper*. Un *caper*, c'est un roman où les héros sont des criminels. Dans un *caper*, des voleurs, des gangsters, etc., se liguent pour accomplir une tâche donnée. Dans certains cas, il s'agit d'un vol. Dans d'autres, un kidnappage. »

Dans le cas d'*A Murder's Hunt*, le *caper* à accomplir est un meurtre. Ou plutôt, un assassinat. La ville d'Othloh vit sous l'emprise de bandes criminelles qui maintiennent une paix fragile. « Lorsque Kestrel Fulani, un seigneur du crime, se met à déstabiliser cette paix, pour s'en débarrasser trois autres *boss* embauchent une équipe de mercenaires qui opère sous le nom d'Occisor. » (ndlr : « tueur », en latin)

Il s'ensuit une série de péripéties que l'auteure refuse de commenter, par souci de ne pas trop divulguer, de « réduire le plaisir du lecteur ». « J'ai pris un plaisir fou à fignoler plusieurs intrigues pour divertir les lecteurs. Pourquoi leur gâcher le plaisir de la découverte? »

Une découverte potentielle risque d'être Hunter Ross, l'assassin principal d'Occisor. « Hunter Ross est une femme forte, intelligente et débrouillarde. C'est une ancienne gamine des rues qui a su tirer profit du rude apprentissage de son enfance. Elle est aussi une aromantique. Hunter ne cherche pas, et n'a jamais cherché, à former une relation de couple avec un homme. Elle privilégie une amitié platonique profonde, qu'elle entretient avec Raphael Costello, le *hacker* expert en informatique d'Occisor. Pour Hunter, l'intimité émotionnelle transcende la part physique. Elle est une femme complète, sans *chum*. »



Danica Taylor est étudiante en communication créative au Red River Community College, et en arts à l'Université de Winnipeg.

photo : Daniel Bahuaud

À l'image de Danica Taylor. « Au secondaire, lorsque j'étais au Collège Louis-Riel, je n'avais pas le goût de fréquenter, d'avoir un *chum*. Je ne suis pas asexuelle – j'éprouve des désirs – c'est juste l'idée même d'une relation romantique qui me révolte. »

Son déclic s'est produit « après beaucoup d'introspection » lorsqu'elle était en deuxième année d'arts à l'Université de Winnipeg.

« Être aromantique, ce n'est pas seulement ne pas chercher activement une vie de couple. C'est remettre en question l'idée même qu'il faut en avoir une. Je n'attends pas un Prince charmant. Si je n'ai pas de petit ami, ce n'est pas parce que je n'ai pas encore rencontré le bon gars.

« Ce n'est pas non plus parce que je suis une personne introvertie. Il y a des aromantiques très extravertis. C'est que le couple n'est pas ma priorité, ou à la base de mes relations sociales. Je ne me ronge pas les ongles parce que je n'ai pas de *date* pour la Saint-Valentin. Et je refuse tout simplement de me conformer aux attentes d'une société amatonormative. »

En ce sens, fait remarquer Danica Taylor, un aromantique ressent une affinité avec la communauté LGBTQ* : « Des liens ont en effet été tissés au fil des années entre les communautés aromantiques et LGBTQ*. Historiquement, on a tous subi la pression de se conformer. En 2018, on peut tous afficher ouvertement notre identité sexuelle. Et même là, ce n'est pas toujours facile. Dans mon cas, heureusement, mes parents comprennent et m'acceptent. Pourtant, d'autres doivent encore entendre : *Pourquoi t'as pas de chum? Quand vas-tu te marier?* C'est en partie pour eux que j'ai créé le personnage de Hunter Ross. »

(1) Danica Taylor présentera son roman, *A Murder's Hunt*, le 15 février à 19 h à la librairie McNally Robinson, située au 1120, avenue Grant, à Winnipeg.

# SUDOKU

## PROBLÈME N° 588

| | | | | | | | | |
|---|---|---|---|---|---|---|---|---|
| 3 | | 7 | 6 | | | 5 | | |
| 1 | | | 5 | | 2 | 3 | | |
| | 9 | | 3 | 8 | | | | 6 |
| 8 | | 1 | 9 | 6 | | | 7 | |
| | 4 | | | 1 | | | 5 | |
| 7 | 5 | | | 4 | | 8 | 1 | |
| | | | | | | | 6 | 5 |
| 5 | 1 | 3 | | | 6 | 9 | 4 | |
| | | 2 | 4 | 5 | | 1 | | 8 |

### RÉPONSE DU N° 587

| | | | | | | | | |
|---|---|---|---|---|---|---|---|---|
| 5 | 4 | 9 | 6 | 1 | 7 | 3 | 2 | 8 |
| 2 | 1 | 3 | 4 | 8 | 5 | 7 | 6 | 9 |
| 8 | 7 | 6 | 9 | 3 | 2 | 5 | 4 | 1 |
| 4 | 5 | 1 | 7 | 2 | 9 | 6 | 8 | 3 |
| 9 | 8 | 7 | 5 | 6 | 3 | 4 | 1 | 2 |
| 6 | 3 | 2 | 1 | 4 | 8 | 9 | 5 | 7 |
| 3 | 6 | 4 | 8 | 7 | 1 | 2 | 9 | 5 |
| 7 | 9 | 8 | 2 | 5 | 4 | 1 | 3 | 6 |
| 1 | 2 | 5 | 3 | 9 | 6 | 8 | 7 | 4 |

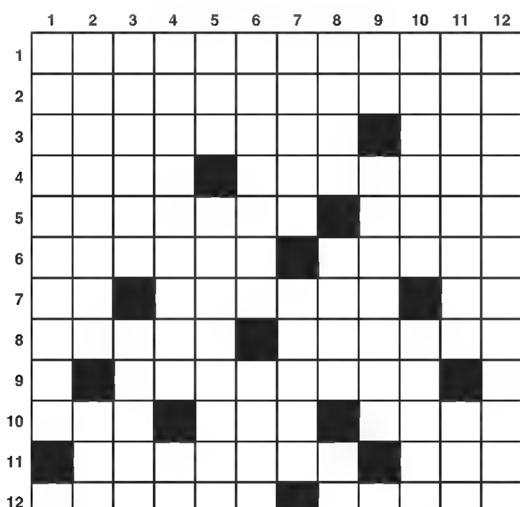
### RÈGLES DU JEU :

Vous devez remplir toutes les cases vides en plaçant les chiffres de 1 à 9 qu'une seule fois par ligne, une seule fois par colonne et une seule fois par boîte de 9 cases.

Chaque boîte de 9 cases est marquée d'un trait plus foncé. Vous avez déjà quelques chiffres par boîte pour vous aider. Ne pas oublier : **vous ne devez jamais répéter plus d'une fois les chiffres de 1 à 9 dans la même ligne, la même colonne et la même boîte de 9 cases.**

# MOTS CROISÉS

*PROBLÈME N° 957*



### HORIZONTALEMENT

1- Qui est soumise à la disparition d'un phénomène morbide.
2- Paroxysme d'un sentiment.
3- Recherchais les aventures amoureuses. – Meuble.
4- Personnage biblique. – Écriture à l'usage d'un aveugle.
5- Difficile à supporter. – Femme politique israélienne (1898-1978).
6- Vaisseau qui porte le sang. – Faire tort.
7- Négation. – Roi de Pylos. – Gamme.
8- Rivière d'Angleterre. – Au même endroit d'un texte.
9- Qui entraîne la formation de cétones dans l'organisme.
10- Poisson. – Possédée. – Chef-lieu de Lot-et-Garonne.
11- Excité, activé. – Période d'activité sexuelle.
12- Tirer le lait. – Qui refusent de parler.

### VERTICALEMENT

1- Se dit des humeurs, qui exercent des effets bénéfiques.
2- Accentuer à l'excès. – Rivière de Suisse.
3- Déclinant toute responsabilité (se). – Dit en s'exclamant.
4- Relative à l'Icarie. – Soldat américain.
5- Pareil. – Homme qui se battait à l'épée.
6- Arbres. – Entendue.
7- Homme de main. – Axes des plantes.
8- Procura un emploi. – Partie arrondie d'un organe. – Éminence.
9- Lien grammatical. – Plateau central de Madagascar.
10- Manchons cylindriques. – Échelon, grade.
11- Personne qui vend de la toile. – Posséda.
12- Convois funèbres.

*RÉPONSES DU N° 956*



Le parcours d'une danseuse traditionnelle canadienne-française

# « Le folklore, c'est pas juste pour les aînés »

**Myriam Leclercq avait sept ans lorsqu'elle a suivi sa sœur aux cours de danse traditionnelle canadienne-française. À présent, elle vit sa passion dans l'Ensemble folklorique de la Rivière-Rouge. Et la partage en enseignant à l'École de danse du Centre culturel franco-manitobain.**





presse4@la-liberte.mb.ca

Myriam Leclercq a fait ses premiers pas de danse traditionnelle canadienne-française à Saint-Boniface, dans les salles du Centre culturel franco-manitobain. « Cette danse était très populaire dans les années 1990. L'Ensemble folklorique de la Rivière-Rouge était important dans la communauté, et avoir des cours en français a contribué à l'essor de la discipline. C'est une affaire de famille. Il y a beaucoup de cousins, frères, sœurs, parents et enfants… »

Elle a suivi ces cours jusqu'à l'âge de 13 ans, puis a rejoint la troupe adolescente de l'Ensemble. « Avec cette troupe, on a appris des danses du répertoire, comment présenter et animer un spectacle, et on a dansé sur scène. J'y suis restée jusqu'à mes 18 ans. Depuis, je suis dans la troupe adulte, qui compte entre 12 et 20 danseurs et danseuses selon les années. »

La danseuse s'est essayée à beaucoup de styles avant de se consacrer uniquement à la danse traditionnelle. « J'ai essayé le jazz et le ballet. J'ai aussi fait de la danse contemporaine, qui est l'opposé complet : on bouge tout le corps, et ce n'est pas nécessairement métrique. Finalement, je suis restée avec la gigue, parce que c'est une discipline qui reflétait ma francophonie et ma culture. C'est la danse que j'avais le plus de facilités à explorer. »

La danse traditionnelle métisse et canadienne-française regroupe plusieurs types de danses. « Il y a la gigue, que beaucoup reconnaissent. C'est un mélange de claquettes, de gigue irlandaise et de danse traditionnelle. Il y a aussi toutes les danses de formation, comme le quadrille ou le set callé. On danse principalement sur de la gigue, de la valse ou sur du reel, qui est une musique folklorique à quatre temps, souvent jouée au violon. On retrouve des influences irlandaises et écossaises. »

Myriam Leclercq, en costume traditionnel, lors d'une répétition de l'Ensemble folklorique de la Rivière-Rouge

photo : Manella Vila Nova

Dans l'année, les plus gros évènements auxquels participe l'Ensemble folklorique de la Rivière-Rouge sont le Festival du Voyageur et Folklorama. « Les autres prestations sont sur demande. On participe aussi à des festivals à travers le monde. Récemment, la troupe adulte a voyagé aux États-Unis, tandis que la troupe jeunesse est partie en Indonésie. Ces expériences donnent une chance aux danseurs de visiter le monde et de rencontrer d'autres danseurs. »

Myriam Leclercq précise que la troupe adulte est « composée majoritairement de jeunes adultes. La danse traditionnelle est importante pour les ainés, c'est quelque chose qu'ils vivent au jour le jour. Mais il y a toujours un intérêt pour les danses traditionnelles chez les jeunes. Le folklore, c'est pas juste pour les ainés. Les plus jeunes trouvent des façons de se le réapproprier pour que ça devienne le folklore de plus tard. Ça se déplace, et ça se partage. »

De Feinberg à Liszt, en virevoltant par Godowsky et Debussy

# Hamelin le virtuose éclaire ses choix

**Pour son prochain récital à Winnipeg, le pianiste Marc-André Hamelin propose de faire revire la sensualité introspective de Debussy. Et d'explorer les recoins moins connus du répertoire pianistique.**

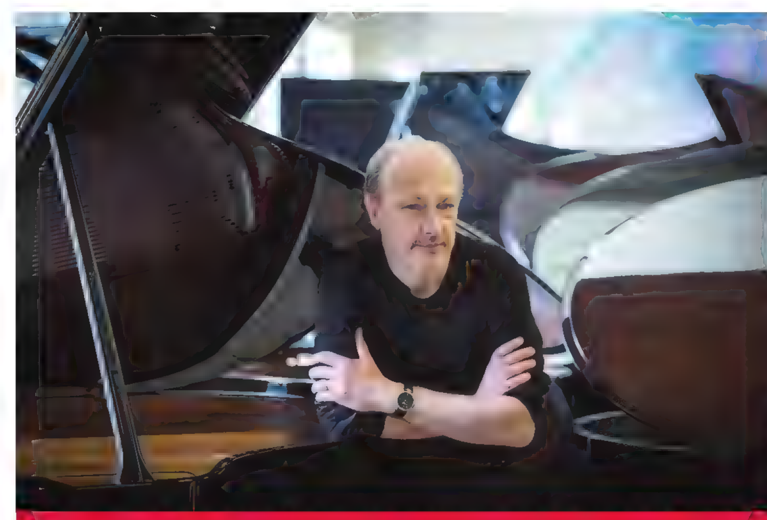
Daniel BAHUAUD
redaction@la-liberte.mb.ca

Marc-André Hamelin n'a pas hésité un instant lorsque l'Orchestre de chambre du Manitoba lui a lancé l'invitation de se présenter en solo, les 20 et 21 février. (1)

« Comment refuser? L'orchestre et moi avons joué ensemble une bonne dizaine de fois au fil des années. Ce sont des musiciens passionnés, sérieux, capables. Par ailleurs, j'aime Winnipeg. Je reçois invariablement un accueil chaleureux. J'ai hâte de proposer au public des partitions qui accrochent, ou qui sont rarement jouées. »

Comme la *Sonate numéro 4* de Samouïl Feinberg (1890-1962). « Je ne connais littéralement personne qui la joue. Pendant la majeure partie du 20e siècle et même encore au début du 21e, on ne trouvait pas la musique imprimée de Feinberg, hormis dans les pays de l'Europe de l'Est. Ce qui est bien dommage, parce que c'est une œuvre à découvrir.

« En 2018, on connaît Feinberg pour sa réputation de grand pédagogue musical. Pourtant, ce Russe était un compositeur et un pianiste exceptionnel. Il a enregistré une version véritablement étonnante du *Clavier bien tempéré* de Bach, bien longtemps avant Glenn Gould. Sa *Sonate numéro 4* est tout aussi unique, avec des touches chromatiques. Je me ferai un plaisir de l'interpréter à Winnipeg, et puis en décembre à l'enregistrer pour un prochain disque. »



Marc-André Hamelin : « Personne ne joue la *Sonate numéro 4* de Samouïl Feinberg. Ce qui est bien dommage. D'où mon désir de la faire découvrir. »

photo : Gracieuseté Marc-André Hamelin

Plus connue, mais encore peu interprétée, est la délicate et rhapsodique *Bénédiction de Dieu dans la solitude* de Franz Liszt, une composition tirée du cycle *Harmonies poétiques et religieuses*. Marc-André Hamelin l'aime : « Je ne suis pas particulièrement religieux. Pourtant, cette partition m'affecte beaucoup. Les mots me manquent pour décrire son impact. Elle invite au recueillement. Et, peut-être, à sortir de soi-même. En tous les cas, j'y reviens souvent. Au point de l'avoir endisquée deux fois. »

Lors du récital, les mélomanes auront également droit à une paraphrase de Leopold Godowsky sur l'*Aimer, boire et chanter* de Johann Strauss Jr. « Un pur plaisir. Tant pour le pianiste que pour l'oreille. Godowsky sait jumeler en même temps deux thèmes de Strauss pour que le tout se combine agréablement. »

Agréables aussi, les *Images* de Claude Debussy, une œuvre bien connue. « Là le défi c'est de redonner vie à des pièces qui peuvent avoir perdu leur saveur à force d'avoir été jouées. La clé, pour moi, c'est d'accentuer la sensualité du compositeur. Debussy évoque des états d'esprit introspectifs, voire énigmatiques, mais en s'adressant directement aux sens.

« On n'a qu'à songer au premier morceau, *Reflets dans l'eau*. Une pièce évocatrice de la lumière et de la limpidité de l'eau. En l'écoutant, et en la jouant, j'ai presque l'impression de pouvoir plonger ma main doucement sous la surface. »

(1) Le récital de Marc-André Hamelin aura lieu le 20 février à 19 h 30 et le 21 février à 13 h à l'église Westminster United, située au 745, avenue Westminster à Winnipeg. Billets : 35 $ (adultes), 33 $ (aînés) et 15 $ (étudiants). Disponibles chez Ticketline au 204 783-7377, à Organic Planet, la librairie McNally Robinson et au West End Cultural Centre.

# SPORT

## Sarah-Anne Brault et les joies du triathlon

# Au tour de l'olympienne d'encourager

**Retraitée du triathlon après un parcours qui l'a amenée jusqu'aux Jeux olympiques à Rio, Sarah-Anne Brault envisage une carrière dans le monde des finances. L'ancienne Bonifacienne cherche toutefois à appuyer les athlètes, grâce à son poste à Triathlon Canada.**


Sarah-Anne Brault.
photo : Gracieuseté Sarah-Anne Brault

Daniel BAHUAUD
redaction@la-liberte.mb.ca

**Quitter le triathlon, c'était difficile?**

**S-A B.** Absolument. J'ai pris du temps pour bien y réfléchir, à mon retour des Jeux olympiques de Rio en 2016. J'étais à un carrefour : *Est-ce que je m'arrêtais là, ou est-ce que je me préparais pour les Jeux olympiques de Tokyo en 2020?* Trancher en faveur de Tokyo aurait exigé un engagement de quatre ans. C'était beaucoup. Surtout qu'en 2020, j'aurai 30 ans. Performer à ce haut niveau à cet âge, c'est demander beaucoup à son corps.

**Votre contre-performance à Rio a influencé cette décision?**

**S-A B.** Un peu, sans doute. En 2014, j'ai terminé en 4e place à la Série mondiale de triathlon à Auckland, en Nouvelle-Zélande. À Rio, j'ai terminé en 42e place, largement contre les mêmes athlètes. J'avais subi une blessure au pied avant d'arriver à Rio. J'avais réussi à me qualifier pour les Jeux, mais j'avais manqué quelques semaines d'entraînement.

Le plus grand défi était mental, et émotionnel. Il fallait démontrer à Triathlon Canada que j'étais assez en forme pour participer. C'était un stress. Je suis donc arrivée à Rio avec beaucoup qui me pesait dans la pensée. Ce n'était pas une situation idéale.

**Ce n'est pas tout le monde qui participe aux Jeux olympiques…**

**S-A B.** En effet! Et à part ma performance, j'étais tout à fait ravie d'être à Rio. J'ai pu rencontrer les athlètes canadiens qui évoluent dans d'autres disciplines. La plupart du temps, on travaille en silo. À Rio, on a forgé un vrai esprit d'équipe. On était fiers de représenter le Canada.

Rio, c'était aussi une affaire de famille. Mes parents, Sylvie De Serres et David Brault, et mon frère Charles, étaient de la partie, pour partager les hauts et les bas avec moi. De plus, deux amis triatholonistes manitobains, Trevor Penner et Joshua Drad, s'y sont rendus. Ils m'avaient promis que si jamais je me rendais aux Jeux olympiques qu'ils se déplaceraient pour m'encourager. Avant de voir leurs billets d'avion, je ne les aurais jamais crus!

**Vos parents vous ont donné la piqûre du triathlon…**

**S-A B.** C'est très vrai! On faisait du camping à Saint-Malo et au Mont Riding où, comme par hasard, il y avait des triathlons non-compétitifs pour les trois à 15 ans, les *Kids of Steel*. J'avais neuf ans, et j'aimais ça. Je nageais déjà avec les Manitoba Marlins.

**Et le côté course à pied?**

**S-A B.** C'est Alphonse Bernard, qui entraînait l'équipe d'athlétisme du Collège Louis-Riel, qui m'a mis sur la bonne voie. Il était une véritable inspiration. Grâce à lui, je suis allée faire de l'athlétisme en 2012 au College of Business and Economics de la West Virginia University. J'en ai profité pour faire un premier cycle d'études en économie.

**Comment s'est imposé à vous le triathlon?**

**S-A B.** C'est Gary Pallett, du Manitoba National Training Centre, qui m'a repérée, à l'âge de 15 ans. Il était impressionné par mes temps de course et en natation. Il m'avait dit : *Achète-toi un vélo et viens-t-en!* En 2006, j'ai participé au duathlon mondial élite-junior au Canada et au triathlon mondial élite-junior à Lausanne, en Suisse.

J'ai adoré le triathlon. Comme activité et pour ce que j'ai pu faire grâce à ce sport. Je me suis rendue partout dans le monde. J'ai pu m'immerger dans la culture hispanophone en Argentine et au Chili. Vraiment, c'était extraordinaire. Je quitte le triathlon heureuse.

**Et maintenant, vous voilà au CA de Triathlon Canada…**

**S-A B.** Les athlètes m'ont élue pour être leur voix au CA. Je suis contente de pouvoir apporter cette perspective. Triathlon Canada connaît un roulement énorme, et ne dispose pas de beaucoup d'argent. Pour ces raisons, la mémoire collective de la boîte n'est pas bien longue. Souvent, des critères, des petits règlements changent. Or les athlètes ont besoin d'une certaine continuité, d'un appui pratique : *Comment qualifier pour ma prochaine compétition? Que sera mon choix d'entraîneurs? Qui va m'aider à les trouver?* Voilà le genre de questions qu'ils se posent. Il faut les encourager davantage.

**Que réserve l'avenir à Sarah-Anne Brault?**

**S-A B.** Je termine ma maîtrise en finances à McGill. J'ai bon espoir de faire un stage ou d'obtenir un poste à Montréal. Les firmes de placement et les entreprises qui gèrent les fonds de pension sont en pleine croissance. Et qui sait? Après un peu d'expérience dans les grands centres, ce serait bien de retourner vivre à Winnipeg. La ville me manque.

# EMPLOIS ET AVIS




## APPEL DE CANDIDATURES

**Professeure ou professeur de biologie**, poste de remplacement d'un an

*Fondée en 1818, l'Université de Saint-Boniface est le plus grand établissement d'enseignement postsecondaire francophone de l'Ouest canadien. L'USB a participé à la création de l'Université du Manitoba et lui est affiliée. C'est une communauté intellectuelle stimulante qui offre d'excellentes conditions de travail, la possibilité d'enseigner à de petits groupes d'étudiants, et un campus à échelle humaine dans une ville abordable et dynamique. L'Université de Saint-Boniface est située au cœur du continent et de Winnipeg, à quelques pas du Musée canadien pour les droits de la personne.*

**Profil du poste :**

- Enseignement de cours et de laboratoires de biologie au premier cycle (p. ex. physiologie, histologie, biologie moléculaire)
- Encadrement des étudiantes et des étudiants
- Participation aux activités éducatives et administratives de l'Université et du Département de sciences expérimentales

**Exigences :**

- Détenir un doctorat (Ph.D.) en biologie ou être sur le point de l'obtenir
- Expérience en enseignement universitaire
- Capacité de travailler en français
- Compréhension du milieu minoritaire francophone

**Entrée en fonction** : le 1er août 2018

**Rémunération** : Selon la convention collective

**Veuillez soumettre une lettre de motivation de deux pages et un curriculum vitæ, et demander à trois répondants de faire parvenir une lettre de recommandation, le tout par courriel, avant vendredi le 9 mars 2018 à :**

Alexandre Brassard, doyen
Faculté des Arts et Faculté des sciences
abrassard@ustboniface.ca

L'USB souscrit au principe de l'équité en matière d'emploi et encourage la candidature de toute personne qualifiée, femme ou homme, y compris les Autochtones, les personnes handicapées et les membres des minorités visibles. Conformément aux exigences prescrites en matière d'immigration au Canada, toutes les personnes qualifiées sont invitées à postuler; la priorité est toutefois accordée aux personnes ayant la citoyenneté canadienne ou la résidence permanente.




*Nous avons à cœur ceux que l'on aime*

## DIRECTEUR(TRICE) GÉNÉRAL(E)

Le Chalet de La Broquerie, une résidence pour personnes âgées de 42 suites, est à la recherche d'un(e) directeur(trice) général(e). Ce poste inclut les responsabilités suivantes :

- les tâches administratives incluant l'accueil des visiteurs, la préparation des baux, la collecte des loyers;
- la tenue de livres dans le logiciel Sage, Simple Comptable, les conciliations bancaires et la préparation des rapports financiers mensuels;
- la préparation des ordres du jour et procès-verbaux pour les réunions du conseil d'administration;
- les communications avec les résidents, les fournisseurs de services et Logement Manitoba;
- superviseur des employés de la cuisine, de l'entretien ménager et du maintien.

Le(la) candidat(e) doit être en mesure de fournir les services dans les deux langues officielles, avoir l'expérience de tenue de livres dans Sage, Simple Comptable et être très habile avec la suite de MS Office.

Toutes personnes intéressées peuvent soumettre leur CV par courriel : lechalet1969@gmail.com.

La date limite pour postuler est le vendredi 2 mars 2018.

*Nous remercions toutes les personnes intéressées à ce poste. Cependant, nous communiquerons uniquement avec les candidat(e)s sélectionné(e)s pour une entrevue.*

**www.lechaletdelabroquerie.com**




**Vous déménagez?**

Si c'est le cas, veuillez nous en informer sans tarder afin de ne manquer aucun de nos articles.

## Président-directeur général

POSTES CANADA / CANADA POST

Postes Canada (www.postescanada.ca), avec ses trois filiales, Purolator, Groupe SCI et Innovaposte, est la plus importante société d'État au Canada. Postes Canada offre des solutions novatrices en matière de livraison physique et électronique et des services appréciés par les Canadiens de tous les horizons, partout au pays.

Grâce à un effectif hautement qualifié et diversifié de plus de 60 000 employés, Postes Canada soutient un vaste réseau de clients au pays et partout dans le monde. Chaque année, Postes Canada et ses filiales se voient confier plus de 9 milliards de lettres et de colis. En assurant la livraison à chaque adresse, d'un océan à l'autre, Postes Canada joue un rôle unique et essentiel dans la société canadienne.

Les volumes de courrier traditionnel demeurent en déclin, mais l'adoption par les Canadiens de pratiques d'achat de biens en ligne se traduit par une augmentation marquée du volume de colis livrés aux Canadiens. Au cours des dernières années, Postes Canada a su prendre le virage et réussi à se positionner stratégiquement sur le marché comme chef de file en matière de livraison de colis au Canada.

À titre d'entreprise estimée qui continuera de servir les Canadiens pendant des décennies, Postes Canada doit conserver sa capacité d'adaptation, miser sur l'innovation continue et assurer un bon service à la population. La vision pour le renouvellement de Postes Canada, annoncée récemment, sera avant tout axée sur le service aux Canadiens. L'objectif est d'offrir un service de haute qualité à prix raisonnable aux Canadiens, peu importe leur lieu de résidence. La direction de la Société travaillera en partenariat avec ses employés pour s'adapter, relever les défis et profiter des occasions créées, entre autres, par les nouvelles technologies et les attentes changeantes de ses clients et des collectivités qu'elle dessert.

Postes Canada est actuellement à la recherche d'un nouveau président-directeur général (PDG). Il s'agit de l'un des rôles de direction les plus complexes au Canada. Le PDG relève du conseil d'administration et collabore avec lui et avec le gouvernement du Canada pour établir les objectifs et les politiques de la Société, tout en étant chargé d'assurer la rentabilité et la croissance de Postes Canada. Le ou la titulaire d'un poste aussi crucial doit posséder un large éventail de compétences, notamment les suivantes :

- Intelligence stratégique et capacité d'évaluer les perspectives d'avenir;
- Capacité de prendre des décisions, d'améliorer le rendement, de favoriser la réussite commerciale et de nouer des partenariats;
- Expérience appréciable de l'exercice du leadership à titre de PDG ou de cadre supérieur au sein d'une grande organisation à multiples facettes dont la main-d'œuvre est importante, menant ses activités dans un contexte concurrentiel;
- Expérience de la direction d'une vaste transformation organisationnelle;
- Expérience de la collaboration avec une grande diversité d'intervenants, dont un conseil d'administration;
- Expérience, au niveau de la haute direction, du travail au sein d'un environnement syndiqué complexe et de la gestion des questions de relations de travail, notamment les conventions collectives, la mobilisation et les négociations.

Pour obtenir une description complète de l'expérience, des connaissances et des compétences requises pour le poste, veuillez consulter l'avis de possibilité d'emploi en ligne à www.appointments-nominations.gc.ca. Le lieu de travail est à Ottawa. La maîtrise des deux langues officielles est préférable.

**Si vous répondez aux exigences du poste et voulez en discuter, veuillez communiquer avec Ron Robertson (rrobertson@boyden.com) ou Kathy Rahme (krahme@boyden.com) au 613-742-3204.**

Le bon leadership. **Worldwise.**
www.boyden.com












## ADJOINT(E) À LA GESTION DES COLLECTIONS

Le Musée de Saint-Boniface Museum est à la recherche d'un adjoint ou d'une adjointe à la gestion des collections, pour un poste d'une durée de six mois à demi-temps. Sous la responsabilité de la directrice, l'adjoint ou l'adjointe à la gestion des collections fournira un soutien à court terme dans des domaines précis de la gestion des collections, plus particulièrement dans le processus d'acquisition.

Veuillez consulter le site web **www.msbm.mb.ca** pour accéder à la description du poste. L'entrée en fonctions se fera dès que possible.

Veuillez soumettre votre candidature (lettre de motivation et curriculum vitae) **avant 17 h le 22 février 2018** à l'attention de :

Vania Gagnon, Directrice
Le Musée de Saint-Boniface Museum
494, avenue Taché
Winnipeg (Manitoba) R2H 2B2

204-237-4500, poste 404
direction@msbm.mb.ca




La Division scolaire de la Rivière Seine
Cherche actuellement à combler les postes suivants :

- **Un enseignant ou une enseignantes en immersion française, niveau secondaire** pour travailler au Collège Lorette Collegiate à Lorette, au Manitoba. Il s'agit d'un poste temporaire à 1,0 qui commencera en avril 2018 et se terminera le 29 juin 2018.
- **Un enseignant ou une enseignantes en immersion française, niveau secondaire** pour travailler au Collège St. Norbert Collegiate à Winnipeg, au Manitoba. Il s'agit d'un poste temporaire à 1,0 qui commencera en avril 2018 et se terminera le 29 juin 2018.

Veuillez vous rendre à **www.srsd.mb.ca**
pour obtenir davantage d'information sur cette possibilité
et toute autre offre d'emploi que nous avons actuellement.

*La Division scolaire de la Rivière Seine accueille la diversité dans son milieu de travail et encourage toutes les personnes qualifiées, y compris les femmes, les personnes autochtones, les personnes handicapées et les membres des minorités raciales, à poser leur candidature.*




**Nous recherchons des candidat(e)s pour les postes suivants :**

**POSTE :** **Direction adjointe et enseignant(e)**
Contrat permanent 100 %
OÙ : École Précieux-Sang

**POSTE :** **Direction d'école**
Contrat permanent 100 %
OÙ : École Lacerte

**POSTE :** **Direction adjointe et enseignant(e)**
Contrat permanent 100 %
OÙ : École communautaire Gilbert-Rosset

**POSTE :** **Direction adjointe et enseignant(e)**
Contrat permanent 100 %
OÙ : École communautaire Aurèle-Lemoine

À : Louise Gauthier, directrice des ressources humaines

Les postes seront ouverts jusqu'au 20 février 2018.

**Pour de plus amples renseignements : www.dsfm.mb.ca**




## Faites carrière chez l'un des meilleurs employeurs au Canada

**Vous souhaitez vous épanouir dans une culture inclusive axée sur le travail d'équipe, un leadership fort et le respect?**

**Ici, des gens d'origines diverses mettent leurs efforts en commun pour atteindre des objectifs à la fois exigeants et gratifiants. Vous pouvez apprendre et progresser dans un environnement où règnent l'ouverture, l'acceptation et la responsabilisation.**

**Bienvenue à FAC.**

EMPLOYEUR DE CHOIX

## Passion pour l'agriculture requise

### Directeur ou directrice des relations d'affaires, Neepawa

(anglais, poste permanent, numéro de dossier 337-17/18)

Vous gérerez les relations avec des producteurs locaux et vous serez responsable d'un portefeuille de prêts en pleine expansion. Vous adapterez des montages financiers en fonction des besoins de vos clients, y compris des produits de prêt et d'autre nature, et vous aiderez votre clientèle à réussir. Vous comptez au moins trois années d'expérience en financement agricole ou en vente et vous possédez un diplôme en agriculture, en administration des affaires ou en commerce (ou un agencement équivalent d'études et d'expérience). Un titre d'agronome constitue un atout. La date de clôture du concours est le 26 février 2018.

**Notre entreprise**

Nous sommes une société d'État fédérale et le principal prêteur agricole au Canada. De par notre portefeuille de première qualité de plus de 33 milliards de dollars, notre passion pour l'industrie et notre réputation comme l'un des meilleurs employeurs canadiens, nous sommes à même de recruter des professionnels issus de l'agriculture, du milieu du crédit et de pratiquement n'importe quel autre domaine connexe. Nous offrons du financement, de l'assurance, des logiciels, des programmes d'apprentissage et d'autres services commerciaux aux producteurs, aux agroentrepreneurs et aux entreprises agroalimentaires à l'échelle du pays.

Cela ressemble-t-il à l'environnement de travail que vous recherchez? Visitez **fac.ca/Carrieres** pour poser votre candidature.

**fac.ca/Carrieres** Canada

Contribuez au succès des élections fédérales

# Devenez directeur du scrutin



### Vous avez l'occasion de servir la démocratie dans la circonscription de Churchill–Keewatinook Aski

Le travail du directeur du scrutin est stimulant et enrichissant. Si vous êtes un meneur possédant de l'expérience en gestion et de bonnes connaissances de votre circonscription, ce poste est peut-être pour vous.

Le directeur du scrutin planifie et gère les élections fédérales dans sa circonscription. Il est nommé pour une période de dix ans. Il représente Élections Canada et traite directement avec les électeurs et les candidats.

Le nombre d'heures de travail varie entre les élections, mais il augmente considérablement durant l'année précédant une élection.

Pour être admissible, vous devez être un citoyen canadien âgé d'au moins 18 ans et résider dans la circonscription pour laquelle vous posez votre candidature.

Pour en savoir plus sur le rôle de directeur du scrutin et comment soumettre votre candidature, allez à elections.ca et cliquez sur « Emplois », ou faites le 1-800-463-6868.

**Vous pourrez postuler en ligne du 16 février au 9 mars 2018.**







*Élections Canada est un organisme indépendant établi par le Parlement pour conduire les élections générales, les élections partielles et les référendums fédéraux.*



**ENCOURAGEZ NOS ANNONCEURS**

# LES PETITES ANNONCES

| NOMBRE DE MOTS | 20 mots et moins | 21 à 25 mots | 26 à 30 mots |
|---|---|---|---|
| Semaine 1 | 13,63 $ | 14,77 $ | 15,93 $ |
| Semaine 2 | 21,71 $ | 24,04 $ | 26,35 $ |
| Semaine 3 | 25,19 $ | 28,66 $ | 32,13 $ |
| Semaine 4 | 28,66 $ | 33,29 $ | 37,93 $ |
| Semaine 5 | 32,13 $ | 37,93 $ | 43,71 $ |
| Semaine 6 | 35,62 $ | 42,56 $ | 49,51 $ |

Mot additionnel : 16¢ Photo : 15,93 $

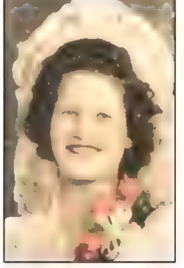
*Ces tarifs incluent la taxe sur les produits et services (TPS). Les petites annonces doivent être payées d'avance et parvenues à nos bureaux au plus tard le jeudi à 12 h précédant la date de publication désirée. Aucun remboursement ni crédit n'est accordé pour les annonces annulées.*






# NÉCROLOGIE

## *Alice Lambert (née Loriault)*




Le 1er février 2018, Alice Lambert est décédée sereinement à l'âge de 95 ans après un court séjour à l'hôpital. Elle laisse dans le deuil ses enfants Lucille (Hilaire Lemoine), Anita (Richard Siemens) et René (Nenia Conde), ses petits-enfants Emmanuelle, Kristina, Julia, Renée et Xandric, ainsi que sa sœur Anna Manning. Elle laisse également dans le deuil de nombreux neveux et nièces et ses bons voisins sur le chemin Speers au Parc Windsor qui l'ont beaucoup appréciée, soutenue et qui ont toujours gardé un œil sur elle, surtout au cours des derniers mois.

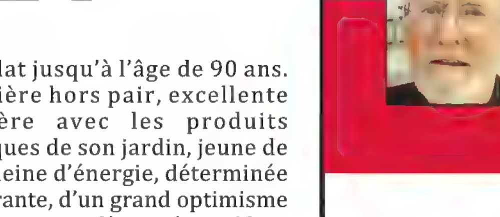
Alice Lambert a été précédée dans la mort par sa fille Lorraine et son mari Michel Mignault, ses deux fils Roger et Roger, son conjoint Armand, ses parents Emmanuel Loriault et Flavie Pilon, ses frères, Joseph, Arthur, Adélard, sa sœur Emmanuella, son demi-frère Charles Seewald, ses neveux Paul Seewald, Brendan Loriault, Pierre Loriault, et sa nièce Lorraine Cahill.

Alice Lambert était d'une grande générosité. À l'âge de 12 ans, à son grand chagrin, elle a dû quitter l'école et prendre la charge de la maisonnée, étant l'aînée des filles, car sa mère était alitée. Alice Lambert a donc appris jeune le service aux autres, que ce soit auprès de ses frères et sœurs, de ses enfants et petits-enfants, auprès des membres de sa paroisse, en particulier lors des soupers paroissiaux où elle préparait dinde et tartes, auprès de ses voisins et amis, ainsi qu'auprès des résidents du Foyer Valade où elle a fait du bénévolat jusqu'à l'âge de 90 ans. Couturière hors pair, excellente cuisinière avec les produits biologiques de son jardin, jeune de cœur, pleine d'énergie, déterminée et inspirante, d'un grand optimisme face à la vie, voilà qui était Alice Lambert.

Les funérailles ont eu lieu à la paroisse Saints-Martyrs canadiens, 289, avenue Dussault, le samedi 10 février à 11 h (avec témoignage/éloge à 10 h 45). Il y a eu une soirée de visionnement public le jeudi 8 février de 19 h à 21 h au salon funéraire Green Acres, Route transcanadienne est, coin chemin Navin. Au lieu de fleurs, si on le désire, des dons peuvent être faits à la mémoire d'Alice Lambert à la Fondation Francofonds, secteur environnement, www.francofonds.org (204-237-5852 ou sans frais 866-237-5852).

La famille tient à remercier Dr Duprat, ainsi que le personnel de santé du 3e étage de l'hôpital Concordia, pour les bons soins accordés à Alice Lambert.






## CHRONIQUE RELIGIEUSE

ROBERT CAMPEAU
*Prêtre*

# Notre sanctuaire intérieur

Pendant de nombreuses années, j'aspirais à entrer chez moi, à établir le contact avec ma source de vie, même si à cette époque de ma vie je ne pouvais nommer ainsi ce que je vivais. Quelque chose en moi y faisait obstacle. Dans mon désarroi, je suppliais Dieu de me venir en aide, même si je le considérais comme un surveillant dur, prêt à me prendre en défaut – image de Dieu véhiculé par mon milieu éducatif.

Éprouvant de plus en plus le vide en moi, à cause surtout d'un regard négatif sur moi, j'ai résolu de me prendre en main. Ce fut un long parcours.

Dans un premier temps, en cherchant à me connaitre, j'ai pris conscience qu'une grave blessure de mon enfance me retenait à la surface de moi-même; elle faisait écran pour m'empêcher de descendre vers la profondeur de mon être. Par la suite, apprenant à poser un regard positif sur moi-même, je me sentais aspiré vers le fond de moi. À mesure que je risquais la descente, malgré les nombreux obstacles de la route, je me découvrais dans un espace de vie très vaste et plein de promesse. C'est dans ce sanctuaire intérieur que j'ai rencontré Dieu. Il avait alors sur moi un regard plein de bonté et de tendresse. Malgré toutes mes failles, je me reconnaissais humblement comme son enfant bien-aimé. Depuis, j'habite ce lieu en moi, suppliant constamment Dieu de me transformer pour devenir de plus en plus celui que je suis sous son regard. Je suis le plus heureux des hommes; j'ai trouvé l'essentiel. Il m'est agréable de le partager avec tous ceux et celles qui se voient interpelés à entreprendre semblable parcours.

Savez-vous, vous qui me lisez, qu'il y a un magnifique sanctuaire en chacun de vous? Nous sommes tous appelés à descendre au fond de nous pour y découvrir la beauté de ce que nous sommes au regard de Dieu et ce à quoi il nous appelle. Étant bien installés dans une certaine façon de vivre, le changement que sous-entend la descente en nous nous fait peur et nous retient par conséquent à la surface de nous-mêmes. Puis, il y a la pression des conditionnements extérieurs venus de notre famille, de notre milieu de travail, de notre contexte social axé sur la consommation à outrance. Il y a aussi nos blessures que nous mettons beaucoup d'énergie à maintenir dans notre subconscient. À cause d'une crainte de découvrir du mauvais en nous, nous préférons nous laisser prendre dans le tourbillon de la vie moderne. Parfois nous arrive-t-il d'entendre un appel surgir du fond de nous et de désirer changer. Nous croyant enlisés pour la vie, incapables de changement, nous le fuyons. Et notre insatisfaction face à nous-mêmes persiste, s'amplifie même.

À ceux et celles qui sont tannés de tourner en rond, qui désirent ardemment tirer plus de satisfaction de leur vie ou qui cherchent à prendre contact avec leur vrai moi, permettez-moi de vous proposer, non pas un truc, mais une démarche simple et efficace.

Prenez quelques minutes chaque jour, en silence. Faire taire tous les bruits, ceux de l'intérieur comme ceux de l'extérieur, est un salutaire apprentissage. Persévérez même si, au départ, il ne semble n'y avoir que du négatif à paraitre. Avec beaucoup de simplicité et d'humilité, dites et redites alors à Dieu : « Viens-moi en aide, je t'en supplie. Tu sais mieux que moi mon grand désir de découvrir le vrai moi et de te rencontrer... » Votre prière deviendra de plus en plus celle du pauvre qui n'a aucun pouvoir sur sa vie. Elle vous aidera à lâcher prise, à remettre tous les contrôles que vous maintenez sur votre vie entre les mains de Celui qui peut tout.

La descente peut paraitre longue, même décourageante bien souvent. Si vous faiblissez, reprenez-vous sans vous juger. Portez toujours attention aux petites réussites plutôt qu'aux manquements. Vous aurez peut-être besoin d'aide en cours de route pour vous soutenir dans cette belle et grande aventure, ayez alors recours à un accompagnateur ou accompagnatrice spirituel.

Bonne route! La rencontre de soi-même et du Seigneur dans son sanctuaire intérieur est comblante et ouvre sur le monde, croyez-moi.

Vous pouvez aussi lire la *Chronique religieuse* de la semaine, ainsi que les chroniques antérieures sur le site Web de l'Archidiocèse de Saint-Boniface : http://www.archsaintboniface.ca/main.php?p=217

# COMMUNAUTAIRE

Les nouveaux visages du CA de la SFM

# JOEL MARTINE :

# « Il est temps que le sport francophone rayonne »



**Depuis novembre 2017, *La Liberté* vous amène chaque semaine à la rencontre d'un des 22 nouveaux membres du conseil d'administration de la Société de la francophonie manitobaine (SFM), élu le 12 octobre.**

**Découvrez dans nos pages le parcours et les aspirations des porte-parole de la francophonie.**

Manella VILA NOVA
presse4@la-liberte.mb.ca

Depuis tout petit, Joel Martine se passionne pour les sports. Aujourd'hui président du CA du Directorat de l'activité sportive (DAS), il représente le domaine du sport au CA de la SFM. Avec de la suite dans les idées.

Joel Martine a été habitué à faire du sport en français dès le plus jeune âge. « J'ai joué dans les équipes de l'École Lacerte, puis du Collège Louis-Riel. Sitôt terminé le secondaire, j'ai entraîné l'équipe de hockey pendant sept ans. » Il y a huit ans, il a rejoint l'équipe de hockey créé par le DAS deux ans auparavant. « C'est une équipe composée uniquement de joueurs francophones, de 24 à 49 ans. »

Pendant ses études en administration des affaires à l'Université de Saint-Boniface, il a découvert le programme Été en affaires du Conseil de développement économique des municipalités bilingues du Manitoba (CDEM), qui aide les jeunes entrepreneurs à démarrer leur compagnie. « J'avais déjà créé ma propre entreprise de nettoyage de fenêtres. J'ai impliqué le CDEM pour continuer à la développer. »

Au cours de sa dernière année universitaire, Joel Martine n'a pas chômé. « J'avais quatre cours à prendre chaque semestre. J'étais l'entraîneur en chef de l'équipe de hockey du Collège Louis-Riel, je présidais le club entrepreneurship étudiant de l'Université de Saint-Boniface. Et en même temps je travaillais au CDEM à temps plein en litéracie financière. À présent, je coordonne l'éducation économique jeunesse. »

À la recherche de nouvelles expériences, il n'a pas hésité à joindre des CA d'organismes francophones. « J'ai siégé sur le CA d'Envol FM, sur celui de la Chambre de commerce francophone de Saint-Boniface. J'ai été trésorier du CA du DAS. J'en suis maintenant le président. La SFM est une nouvelle étape pour moi. Je veux voir où le sport se positionne dans la francophonie manitobaine. C'est une opportunité d'être autour de la table pour les changements qui vont se passer. Le DAS existe depuis 10 ans, il est temps pour nous de faire rayonner le sport francophone. »



Président du CA du DAS, Joel Martine a été élu pour représenter le domaine du sport au CA de la SFM.

photo : Manella Vila Nova

Joel Martine exprime ainsi sa passion pour les sports et ses convictions francophones : « J'ai toujours aimé les sports, et j'ai toujours pensé qu'ils avaient une place dans la francophonie. Pour moi, le travail est de trouver comment donner l'amour du sport aux futures générations, mais aussi aux plus âgés. La *Loi 5* est aussi une opportunité à ne pas manquer pour s'assurer que les sportifs francophones aient une voix et reçoivent un entraînement de qualité. »

Dans la foulée, il espère pouvoir utiliser la tendance actuelle à promouvoir l'activité physique. « C'est à la mode en ce moment. Donc on peut en profiter pour créer des évènements rassembleurs autour du sport en français. C'est plus *fun* de le faire dans sa langue maternelle. On peut utiliser les sports pour réunir la communauté. S'activer, c'est bon pour la santé physique et mentale de tous. »

# À VOTRE SERVICE


FESTIVAL DU VOYAGEUR
FEB 16–
25 FÉV
HEHO.CA
#HEHO2018
#HEHO2018
DU 16 AU 25 FÉVRIER

# Les Voyageurs officiels racontent leur expérience

**Les Perron-Beaudry entameront bientôt leur deuxième Festival du Voyageur comme Voyageurs officiels. Comment ont-ils vécu leur première année dans ce rôle? Christian, Nicole, Véronic, Manu et Félix livrent leurs perspectives.**

Daniel BAHUAUD



photo : Daniel Bahuaud

**Les Perron-Beaudry, en pleine répétition. De gauche à droite : Christian Perron, Nicole Beaudry, Véronic Beaudry, Félix Perron et Manu Perron.**

### Être Voyageur officiel, c'est 24 heures par jour, sept jours sur sept…

**Félix Perron :** « Pour nous, le Festival du Voyageur a commencé à la fin de l'édition de 2016. En juin 2016, on était au Grand régal cajun au Fort Gibraltar. Et en juin dernier, on a participé au Grand régal 1815. On revient tout juste du Saint Paul Winter Carnival, qui s'est terminé le 10 février. Être ambassadeurs du Festival aux Minnesota, aux États-Unis, c'est pas mal cool!

« J'aime aussi participer à autant d'activités que possible. Quand tu te rends au Festival comme famille normale et anonyme, tu ne penses pas à tout faire. Et bien nous, on a participé à 92 évènements en dix jours. »

### Ça doit demander beaucoup d'énergie…

**Christian Perron :** « Oui, mais sur le coup, tu ne ressens aucune fatigue. Du matin au soir, tu es emporté par l'énergie de la fête, d'une pure joie de vivre. Ce n'est qu'après le Festival que tu t'aperçois que ton réservoir est vide. Ça m'a pris trois semaines pour m'en remettre! »

**Véronic Beaudry :** « C'est l'énergie de la rencontre qui m'anime. J'aime que les gens nous saluent en passant. J'aime qu'on veuille nous prendre en photo. C'est un prétexte pour avoir une petite jasette avec le monde, pour venir à les connaître un peu.

« J'ai aussi aimé le bonheur que nos visites ont apporté aux aînés dans les foyers d'âge d'or. Les aînés veulent festivaler, mais ils en sont souvent incapables. Alors ils sont heureux qu'on vienne à eux. Et ça, ça fait du bien. Ça compense les moments de fatigue. »

### Vous visitez aussi les écoles…

**Nicole Beaudry :** « Rencontrer les élèves, c'est super. Certains, comme les petits ou les nouveaux arrivants, ne savent pas ce qu'est le Festival du Voyageur. On est leur premier contact avec cette fête hivernale. C'est une responsabilité énorme. »

**Christian Perron :** « Nos présentations sont amusantes, mais pédagogiques aussi. On n'oublie jamais qu'on veut éveiller les jeunes à l'histoire de la traite des fourrures, et au fait français dans l'Ouest. On parle du train de vie du Voyageur, des familles à l'époque, des coutumes. »

**Manu Perron :** « On a choisi des chansons traditionnelles qui remontent à l'époque. Et puis j'ai créé un sketch sur le rôle de la femme au temps de la traite des fourrures. Véronic parle du pemmican et papa raconte l'histoire de la ceinture fléchée. »

### Ça doit demander une bonne préparation…

**Manu Perron :** « On répète beaucoup à la maison. Mon père joue de la mandoline et du violon. Et nous, on ajoute de la couleur : ma mère joue de la bouteille, Véronic des cuillères en bois et Félix, de la guimbarde. C'est vraiment amusant! »

**Christian Perron :** « Au fond, être Voyageur officiel, c'est un peu comme se préparer à une pièce de théâtre. On ne joue pas un personnage, c'est vrai. Mais on se prépare mentalement, on répète et on se costume. La grande différence, c'est que la pièce dure du matin aux petites heures du lendemain! »

### Avez-vous hâte au Festival?

**Véronic Beaudry :** « Absolument! Ce qu'on souhaite tous, c'est que tout le monde s'amuse. Et que le temps soit beau sans que les sculptures se mettent à fondre, comme l'an dernier. J'étais triste. Je plaignais les neigistes. Et puis ce n'était pas bien le *fun* de se promener dans la boue en bottes de caoutchouc. Par contre, plus il faisait beau, plus il y avait du monde au Parc du Voyageur. C'était festif. Il y avait beaucoup d'énergie. »

# La crème des concours

**Après la sculpture sur neige, grand classique du Festival du Voyageur, et la sculpture sur bois, nouveauté de l'édition précédente, voici que l'équipe du Festival innove en proposant cette année une grande première au Canada : un concours de sculpture sur fromage! Jean-Marc Champagne, à l'origine du projet, nous en parle.**

Barbara GORRAND

« L'an dernier, il faisait tellement beau pendant le Festival qu'il ne restait plus rien des sculptures de neige, se rappelle l'initiateur du concours de sculpture sur fromage au festival du Voyageur, Jean-Marc Champagne. Je me suis alors dit que ce serait une bonne idée de prévoir une programmation complémentaire.

« J'ai fait des recherches, et j'ai vu que les compétitions de sculpture sur fromage, que l'on trouve en Europe, cela ne s'était encore jamais vu au Canada. J'ai donc lancé l'idée à Darrel Nadeau et Julien Desaulniers, du Festival, et ils ont tellement aimé qu'ils ont décidé de programmer un concours de sculpture sur fromage dès cette édition! » (1)

Ce que confirme Julien Desaulniers, producteur artistique du Festival du Voyageur : « Appuyer les entreprises locales, c'est aussi notre mandat. Et cette idée nouvelle vient justement renforcer cet appui à la communauté. »

Si Jean-Marc Champagne parle autant de fromage, ce n'est pas anodin : celui qui est actuellement propriétaire de Glass Lab Auto Glass à Saint-Boniface est en voie d'ouvrir une fromagerie sur la Provencher, d'ici à mars 2018. Un projet rendu possible grâce à un partenariat avec Kevin Thomson, le président de Bothwell Cheese. Ce sont d'ailleurs les célèbres fromages manitobains qui serviront de matière première aux sculpteurs.

« Les sculpteurs de neige sont pas mal excités à l'idée de ce nouveau défi, assure Jean-Marc Champagne. Ils auront à leur disposition un bloc de 40 livres de cheddar blanc âgé pour s'entraîner. C'est le fromage qui a la meilleure consistance. Puis, le dimanche, jour du concours, ils auront chacun deux blocs de 40 livres pour laisser libre cours à leur imagination face au jury et au public! L'idée, c'est qu'ils soient aussi créatifs que possible. Le gagnant remportera 500 $. »

Et ensuite, ces sculptures sont-elles destinées à être mangées? « Non, elles auront été bien trop manipulées!, poursuit-il. Mais je réfléchis à une façon de pouvoir conserver la sculpture gagnante, afin de pouvoir l'exposer dans la fromagerie. »

(1) Le concours de sculpture sur fromage se déroulera le dimanche 18 février à midi au Parc du Voyageur, dans la tente Portage - Université de Saint-Boniface.



photo : Gracieuseté Jean-Marc Champagne

**Jean-Marc Champagne, passionné de fromages et initiateur de ce concours inédit.**




*Ensemble aux Soirées fléchées*

**Le 20 février 2018**
**École Jours de Plaine (Laurier)**
billetterie à l'école: 204 447-3364

**Le 21 février 2018**
**École Pointe-des-Chênes (Sainte-Anne)**
billetterie à l'école: 204 422-5505

HÉHO

Organisée dans le cadre du Festival du Voyageur, la Soirée fléchée des écoles de la Division scolaire franco-manitobaine souligne la culture canadienne-française et transmet cet héritage au cœur de nos communautés.

www.DSFM.MB.ca — DSFM_Officiel — DSFM.CSFM

Apprendre et grandir **#ensemble2020**

---

Dans le cadre du
Festival du Voyageur

le CONSEIL JEUNESSE PROVINCIAL présente:

# PETIT CANADA 2018

au Parc du Voyageur

@cjpmanitoba

CHICANE ÉLECTRIQUE
dans la
Tente Rivière-Rouge
(BellMTS)

VILLAGE IDIOTS
dans la
Cabane à sucre
Caisse Groupe Financier

GAGNEZ DES BILLETS
pour le
jeudi 22 février
ici:

@WEARETHEVILLAGEIDIOTS
#LiveAtTheRoslyn: Édition Festival du Voyageur, le 14 février

@CJPMANITOBA
Obtenez une tire gratuite!

@AEUSB38
USB a du talent, le 8 février

@ICIMANITOBA — ICI manitoba

@ENVOL91 — ENVOL 91 FM

@USTBONIFACE

Pré-show Petit Canada, le 22 février

MERCI!
À NOS COMMANDITAIRES ET PARTENAIRES

DIVISION SCOLAIRE FRANCO-MANITOBAINE
University of Manitoba
Université de Saint-Boniface — Au cœur d'une communauté.
LA LIBERTÉ — Depuis 1913
Association Etudiante De l'Université de Saint-Boniface
Manitoba

# Klô Pelgag, la fantaisiste voyageuse

**Originaire de Sainte-Anne-des-Monts en Gaspésie, Chloé Pelletier-Gagnon, qui tire son identité scénique des premières syllabes de son nom, a tissé en deux albums (*L'alchimie des monstres, en 2013, et L'étoile thoracique, en 2016*) un univers fantasque et haut en couleur. La musicienne donnera un concert unique à Winnipeg dans le cadre du Festival du Voyageur. (1)**

Valentin CUEFF

On ne compte plus les récompenses que Klô Pelgag a déjà reçues dans sa jeune carrière, entre autres un prix SOCAN volet québécois et plusieurs prix Félix-Leclerc. À 27 ans, celle qui dit s'efforcer à faire de ses chansons « un paysage pour les aveugles » a déjà conquis le Québec et ravi le cœur des Français.

En cause, une musique pop baroque où les mots, les cuivres et les cordes s'entrechoquent pour créer des mélodies riches et enchanteresses. Klô Pelgag agrémente ses compositions de paroles surréalistes parfois amusantes, parfois tristes, toujours poétiques.

Le Festival du Voyageur, un premier pas vers l'Ouest canadien? « Je suis bien ouverte à la découverte et à la nouveauté, assure la Québécoise, qui vient jouer pour la première fois à Winnipeg l'esprit ouvert. J'ai entendu parler du Festival du Voyageur, je connais des gens qui y sont allés. Mais je n'ai pas d'attentes spécifiques. »

Le mot « voyageur » n'en demeure pas moins inspirant à ses yeux. « Quand on est musicien, on est beaucoup en tournée. On part souvent à la découverte de plein de choses sans le savoir. Ma musique m'a emmenée dans des endroits que je n'aurais jamais cru aller visiter. »

Au printemps prochain, la chanteuse s'en ira d'ailleurs en tournée en France puis au Québec. Elle raconte que le succès de ***L'étoile Thoracique***, son dernier album, n'a pas bousculé ses habitudes.

« On continue à faire des spectacles de la même façon qu'auparavant. À ce niveau-là, les choses n'ont pas beaucoup changé, l'approche est la même. Mais c'est encourageant et apprécié de voir plus de gens venir aux concerts! »



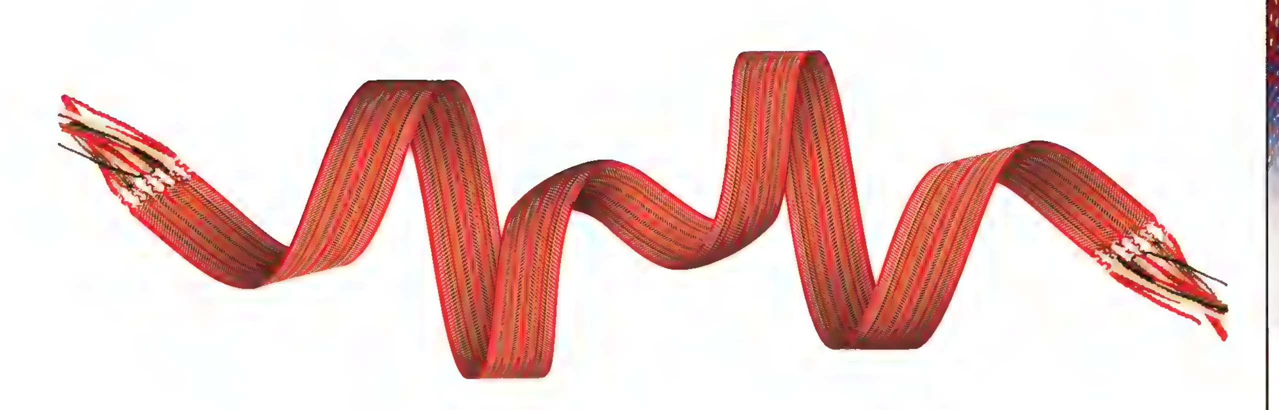
photo : Gracieuseté LePetitRusse

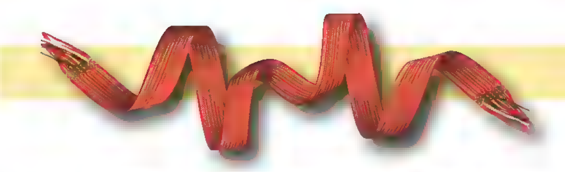
**La musicienne annemontoise Klô Pelgag présentera son spectacle pour la première fois à Winnipeg le 17 février au Relais du voyageur.**

En constante évolution, la musicienne explique ne pas s'attacher à un modèle de composition particulier pour ses chansons, et privilégier la spontanéité. « Pour moi, l'écriture de chansons c'est nouveau à chaque fois. Je n'ai pas de recette précise. Je reste juste à l'écoute de moi-même et de ce qui m'entoure. Puis si ça doit sortir, ça sort. »

Ses concerts ont par ailleurs la réputation d'être des spectacles déjantés où une grande part est laissée à l'imprévu. « J'essaie d'intégrer de plus en plus d'improvisation dans mes spectacles, d'être dans le moment présent. La musique, c'est ça aussi : s'exprimer sur le moment, et que ça prenne une ampleur différente. Qu'on le ressente comme si c'était la première fois à chaque fois. Que ça amène mes morceaux ailleurs », temine Klô Pelgag.

(1) Le 17 février à 19 h 30 au Relais du Voyageur, 340 boulevard Provencher. Entrée : 35 $ plus taxes, tarif réduit sous conditions. Info. : https://festivalvoyageur.mb.ca/fr/festival/klo-pelgag/









# RELAIS DES PIONNIERS

289, avenue Dussault (Parc Windsor)

**17 FÉVRIER**

**ON S'ACCORDE & COULÉE**

MUSIQUE NÉO-TRADITIONNELLE À SAVEUR MÉTISSE ET GROUPE JEUNESSE DE LA PAROISSE

**17 h 30 :** Ouverture des portes
**18 h 30 :** Souper
**19 h 00 :** Spectacle

**18 FÉVRIER**

**DANIKA HUTLET & SMALL TOWN**

MUSIQUE COUNTRY, ROCK POPULAIRE ET VIOLON TRADITIONNEL

**17 h 30 :** Ouverture des portes
**18 h 30 :** Souper
**19 h 00 :** Spectacle

• Menu : soupe aux pois, tourtière, patates, légumes, salade de chou et tarte au sucre | 15 $ / 8 $ enfant de 11 ans et moins.

**20 AU 23 FÉVRIER**

**De 7 h à 9 h :**
Déjeuner aux crêpes du Festival du Voyageur

- **Mardi :** prix spécial (2 crêpes, 2 saucisses - 2 $)
- **Mercredi :** les talents de l'École Lacerte
- **Jeudi :** Spectacle à 7 h du groupe On s'accorde
- **Vendredi :** Dernière chance!

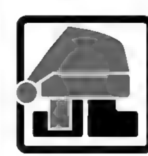
Festival du Voyageur

Billets pour le souper disponibles au 233-ALLÔ(2556) et à la porte.
Coût d'entrée : Laissez-passer du Festival ou 10 $ pour adultes, 5 $ pour 65+ et gratuit pour les enfants (12 ans et moins).
Nombre limité de repas disponibles à l'avance et à la porte.



photo : Gracieuseté du CPEF de Gabrielle-Roy

# FONDS



Festival du Voyageur

Hé Ho! Vous pouvez appuyer le Festival et les besoins du Fort Gibraltar :

- le don unique, mensuel ou automatique par chèque ou carte de crédit;
- le don planifié (en mémoire, legs testamentaire, police d'assurance-vie, etc.).

***Faites votre don au Fonds Festival du Voyageur aujourd'hui!***




**FRANCOFONDS**
205, boulevard Provencher, bureau 101
Winnipeg, (Manitoba) R2H 0G4
Téléphone : (204) 237-5852
Sans frais : 1 866 237-5852
Télécopieur : (204) 233-6405
info@francofonds.org
**www.francofonds.org**



CCFM

# Venez célébrer avec nous le Festival du Voyageur!

## RELAIS DU VOYAGEUR

### SALLE JEAN-PAUL-AUBRY

| | |
|---|---|
| **Le samedi 17 février • 19 h 30** | Faouzia<br>Klô Pelgag |
| **Le dimanche18 février • 20 h** | Madeleine Roger<br>Justin Townes Earle |
| **Le mardi 20 février • midi** | Dîner communautaire avec Pierre Freynet |
| **Le mercredi 21 février • midi** | Dîner communautaire avec Nicolas Messner |
| **Le jeudi 22 février • midi** | Dîner communautaire avec Suzanne Kennelly |
| **• 19 h 30** | Soirée Cajun avec Johnny Cajun |
| **Le vendredi 23 février • midi** | Dîner communautaire avec Michael Audette |
| **• 20 h** | Soirée communautaire avec Slick and the Woodticks et Parazar |
| **Le samedi 24 février • midi** | Concours de gigue avec spectacle de l'Ensemble folklorique de la Rivière Rouge et invités |
| **• 23 h 30** | En soirée : Attica Riots • Royal Canoe • 3 Peats |
| **Le dimanche 25 février • midi** | Concours de violon avec spectacle de Simon Reimer (14 h) |



## LE CANOT présenté par Radio Canada

### SALLE ANTOINE-GABORIEAU à partir de 22 h

| | |
|---|---|
| **Le vendredi 16 février** | Ya Ketchose |
| **Le samdedi 17 février** | The Casual Tees<br>Almost Insight |
| **Le dimanche 18 février** | Françoise (Le Sundé Nite Special) |
| **Le jeudi 22 février** | Hipshake |
| **Le vendredi 23 février** | Scott Malcomson<br>Jérémie and the Delicious Hounds |
| **Le samedi 24 février** | Liabilities<br>Take It Or Leave It (Strokes cover band) |

## LE WILD WEST SHOW DE GABRIEL DUMONT

### SALLE PAULINE-BOUTAL

17, 18, 19 février à 19 h 30 pour le grand public
(18 février • Spectacle en anglais)
16, 21, 22 février pour les écoles
Billets en vente au Théâtre Cercle Molière




## STELLA'S - TERRASSE

**Le vendredi 16 février de 20 h à minuit**
Alpha Toshineza
Bar avec caribou chaud

**Le samedi 17 février de 13 h à 16 h**
Programmation familiale
Pierre Freynet
Mick E Moose of the Winnipeg Jets
Poutine-bar et chocolat chaud

**Le samedi 17 de 20 h à minuit**
DJ
Bar avec caribou chaud

**Le dimanche 18 février de 13 h à 16 h**
Programmation familiale
Justin Lacroix
Poutine-bar et chocolat chaud

**Le lundi 19 février de 13 h à 18 h**
Programmation familiale

**Le samedi 24 février de 20 h à minuit**
DJ Alan Aloha
Bar avec caribou chaud

STELLA'S

**RETROUVEZ TOUS LES DÉTAILS DE NOTRE PROGRAMMATION POUR LE FESTIVAL SUR CCFM.MB.CA**

# Une affaire de famille

**Louis Gagné est bénévole au Festival du Voyageur depuis le début des années 1980. Pour lui et ses enfants, Maryse et Louis-Simon, le Festival, c'est plus qu'une fête hivernale. C'est un rendez-vous familial essentiel.**

Daniel BAHUAUD

On ne le connaît peut-être pas de nom, mais certainement de visage. Louis Gagné une présence immanquable au Fort Gibraltar.

« Je suis une personne assez timide. Mais quand je suis en costume d'époque, habillé comme Séraphin Lamarre, un commis de la Compagnie du Nord-Ouest, je peux braver la foule et répondre à ses questions. J'aime expliquer comment vivaient les gens au jour le jour à l'époque de la traite des fourrures. Le souci du détail précis est de rigueur. Et c'est un plaisir pour moi de m'immerger dans ce personnage, un homme qui a véritablement existé. »

Tout comme le sergent Lafosse, soldat que Louis Gagné incarne aussi au Cabaret de la Compagnie de La Vérendrye. « Lafosse était parmi les victimes des Sioux, tués en 1736 sur l'Île-au-Massacre du Lac des Bois, avec le père Aulneau. J'ai pu me renseigner sur lui avec l'appui et la documentation fournie par Alfred Fortier, l'ancien directeur de la Société historique de Saint-Boniface. »

Cette passion de l'histoire vécue, Louis Gagné l'a transmise à ses enfants, Maryse et Louis-Simon.

Louis-Simon Gagné : « J'ai très rarement visité le Parc du Voyageur en tenue moderne. Peut-être une fois, avec les élèves de l'École Christine-Lespérance. Enfant, je faisais déjà de l'interprétation historique avec mes parents, Louis et Joanne Desanges. Le toboggan et le labyrinthe de neige n'étaient pas mon focus, j'aimais beaucoup plus me plonger dans la vie des Voyageurs! »

Maryse Gagné est du même avis. « À l'âge de deux ans, j'étais déjà habillée en vêtements d'époque, et je faisais de l'interprétation avec mes parents. Maman nous a toujours fabriqué nos costumes. Au fil des années, elle nous a fait toute une brochette de costumes. Cette année je serai interprète au programme scolaire et pour le grand public au Fort Gibraltar, c'était mon destin! »

D'ailleurs, la jeune femme de 22 ans n'a jamais manqué un Festival. « En fait, je suis née un 3 février et à peine deux semaines plus tard, j'étais déjà au Festival, toute emmitouflée! Petits, je me souviens que Maman nous tirait en toboggan. On ressemblait à une pile de laine! »


photo : Gracieuseté Louis Gagné

**Louis-Simon, Louis et Maryse Gagné.**

Pas étonnant donc que Maryse et Louis-Simon soient maintenant acteurs du Festival. « Le 22 février, je serai maîtresse de cérémonie à la soirée Petit Canada du Conseil jeunesse provincial, et Louis-Simon et moi serons aussi musiciens du USB Band, l'ensemble de jazz de l'Université de Saint-Boniface », termine Maryse Gagné.

# Jérémie & The Delicious Hounds : fidèles au rendez-vous

Valentin CUEFF

« Un rêve de toujours ». C'est avec ces mots que Jérémie Brémault décrit la première fois qu'il a joué au Parc du Voyageur, en 2015.

Originaire de Saint-Boniface, le leader des "canidés exquis" raconte qu'il va au Festival du Voyageur « chaque année depuis tout petit ». Et qu'il attendait impatiemment le moment où il passerait du statut de festivalier à celui de musicien sur scène!

« J'ai grandi dans une famille très musicale. Je voyais mes cousins et cousines jouer au Festival et je les admirais. J'aspirais à être un jour sur la scène moi aussi. »

Mission accomplie, et plus d'une fois : Jérémie & The Delicious Hounds sont revenus chaque année depuis 2015, et s'imposent désormais comme l'un des rendez-vous immanquables de l'évènement. « Jouer à ce festival, notre plus grand festival francophone, c'est un accomplissement pour nous », se réjouit-il. (1)

Depuis la précédente édition, le groupe n'a pas chômé. En mai 2017, ils sortaient simultanément deux disques, l'un en anglais, l'autre en français. Le mois suivant, ils jouaient leur premier concert dans l'Est, au Festival Folk et Guitares d'Aylmer.

Pour Jérémie Brémault, ce n'est que le début de l'aventure : « Nos premiers EPs étaient une introduction à qui on est. Maintenant, on espère vraiment faire une poussée au prochain lancement d'album, et partir en tournée. Parce que c'est la meilleure façon de se faire connaître, de se mettre en live.

« Depuis la sortie des disques, on travaille continuellement sur de nouvelles musiques. On va présenter quelques nouvelles chansons au Festival, et aussi des reprises. » Il ajoute que les Delicious Hounds continueront de chanter dans les deux langues – l'un des fondements de l'identité du groupe.


photo : Gracieuseté Samuel Fréchette

**Jérémie & The Delicious Hounds.**

Et ces nouveaux morceaux, de quoi parlent-ils? « De cœur brisé, d'amour, mais aussi d'économie, révèle Jérémie Brémault. C'est un mélange, il y a de tout. »

Les cinq musiciens qui forment le noyau dur du groupe s'entoureront parfois aussi de nouveaux membres le temps d'une chanson. Une façon de les pousser encore plus loin. « Tu peux écrire un morceau, un album, mais il faut toujours faire des arrangements ici et là. Tu apprends continuellement de nouvelles tournures à amener dans des chansons. »

Écriture ou non, Jérémie Brémault et son groupe ne rateraient pas le rendez-vous avec le Festival du Voyageur, lieu de rencontres et de *fun* qui n'a pas son pareil. « Ça amène de la joie dans l'hiver parce qu'ici, la saison peut être pas mal affreuse. Le Festival casse l'hiver en deux, et donne une pause pour sortir et s'amuser à ceux qui ne peuvent pas se permettre d'aller dans le sud. Malgré les – 40° C!

« En outre, depuis quelques temps, le Festival a réussi à communiquer avec la jeunesse. En plus de la musique traditionnelle, ils proposent toutes sortes d'autres musiques. C'est exceptionnel », conclut le leader du groupe.

(1) Le 18 février à 19 h 30 dans la tente Rivière-Rouge.



# Se divertir, danser et bouger en famille

**Amuser les petits au Festival du Voyageur, c'est une tradition. Et cette année, pour faire sourire davantage les enfants – et leurs parents –, le Festival a doublé le nombre d'activités, de spectacles et de jeux offerts aux jeunes au Parc du Voyageur.**

Daniel BAHUAUD

« Rendre les visites familiales au Parc du Voyageur plus agréables et alléchantes, c'est notre intention cette année, lance Nicolas Audette, le gérant du marketing et des communications du Festival du Voyageur. On veut que les jeunes familles puissent découvrir ou redécouvrir le Festival. Et que cette expérience soit des plus positives. »

Pour ce faire, non seulement le Festival offre l'accès gratuit aux jeunes âgés de 12 ans et moins, mais de plus deux tentes, les tentes Pembina et La Prairie, seront désormais consacrées à la programmation familiale.

« On est fiers de pouvoir annoncer le retour sur scène de Jacques Chauvin, mentionne Nicolas Audette. Le chansonnier franco-albertain est en quelque sorte le Carmen Campagne masculin. En 1985, son album ***Bonjour Hello*** a fait fureur. Toute une génération d'enfants a grandi accompagnée de sa musique. Aujourd'hui, ces enfants sont parents à leur tour. Jacques va retrouver d'anciens fans! »

Le Festival accueillera aussi pour la première fois Roger Dallaire et Daniel Gervais, deux raconteurs et musiciens traditionnels également de l'Alberta.

Et puis, les activités ont aussi été revisitées. Nicolas Audette élabore : « Dans la tente Pembina, les petits pourront apprendre à jongler, à tester leur équilibre et d'autres trucs et astuces lors de nos ateliers de cirque.

« Les enfants pourront aussi grouiller et bouger au *party* de danse familiale organisé par DJK Chedda. La maman, qui est une deejay, fera tourner des disques qui inciteront à taper du pied au rythme de chansons amusantes. »



photo : Gracieuseté Festival du Voyageur

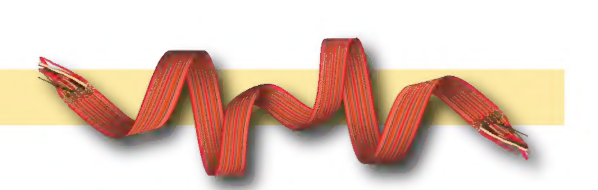
**Coucou! Des jeunes découvrent la joie de vivre au Festival du Voyageur.**

Autre nouveauté pour le plaisir des plus jeunes : une structure de jeu interactive sera installée à l'extérieur de la tente Portage.

« La structure est munie d'une centaine de pièces en caoutchouc et en styromousse, qui peuvent être utilisées pour construire des jeux et des forts, explique Nicolas Audette. Les enfants peuvent ainsi manipuler les pièces selon leur imagination. Ils pourront également jouer dans les tunnels et derrière les palissades du mini Fort Gibraltar. »

Le Festival a aussi prévu des nouvelles glissades de dix mètres de long, des grands tubes dans lesquels les enfants pourront descendre en toute sécurité. Et pour les plus hardis, rendez-vous sur l'incontournable grande glissade!

« Sans oublier les activités classiques comme les promenades en traîneau tiré par des chevaux, les randonnées en raquettes et les visites à la Cabane à sucre pour que la famille puisse déguster une bonne tire d'érable après avoir joué au grand air », termine Nicolas Audette.



# Un poumon économique en plein cœur de l'hiver

**L'atout économique du Festival du Voyageur est indéniable à plusieurs niveaux.**

Barbara GORRAND

Affichant chaque année plus de 100 000 visiteurs, qu'ils soient musiciens, sculpteurs ou spectateurs, le Festival du Voyageur est une incroyable vitrine pour Saint-Boniface et, au-delà, pour la province du Manitoba dans son ensemble. Un attrait que confirme l'étude menée en 2014 par l'organisme *Economic Development Winnipeg*, à l'occasion du 45e anniversaire du Festival.

Si, en 2014, 84 % des participants provenaient de la région de Winnipeg, l'organisme a dénombré plus de 4 600 entrées vendues à des visiteurs venant de bien plus loin au Manitoba, au Canada, des États-Unis, ou même d'ailleurs. Et ces derniers ont clairement indiqué que la tenue du Festival avait pesé lourd (entre 87 % et 93 %) dans leur décision de visiter Winnipeg. C'est dire si la réputation du Festival du Voyageur prônant la culture franco-manitobaine dépasse les frontières!

Une force dont est conscient le directeur du Festival, Darrel Nadeau, qui s'apprête à vivre sa première édition à ce poste : « Certainement, le Festival est un atout touristique majeur de notre ville. On est de plus en plus populaire non seulement chez les Manitobains, mais également chez les Canadiens, les Américains et auprès d'un public international.

« L'histoire des voyageurs et de la traite de fourrures est intéressante et pertinente, et notre Festival est l'endroit idéal pour en apprendre plus et s'immerger dans cette culture, poursuit-il. Notre mandat est de faire rayonner la culture, la musique et la joie de vivre de notre communauté. »

Justement, les spectateurs qui viennent de loin ont tendance à rester plus longtemps dans la ville, et donc à dépenser plus en logement et en restauration : 1,9 million $ de dépenses ont été enregistrés en 2014. À titre d'exemple, les festivaliers qui venaient d'autres provinces canadiennes sont restés en moyenne une semaine à Winnipeg, et ceux qui venaient des États-Unis y ont passé deux nuits.

Est-ce donc envers ce public-là que le Festival souhaite accentuer sa communication, afin de la fidéliser? « Oui, répond Darrel Nadeau. Nous travaillons de près avec des organismes comme Tourism Winnipeg et Travel Manitoba pour développer et promouvoir des forfaits qui attireront des gens de l'extérieur de la province, pour qu'ils puissent découvrir non seulement notre Festival, mais aussi les autres attraits touristiques de la ville. Notre ville a beaucoup à offrir, peu importe la saison. »

D'ailleurs, la stratégie du Festival est de s'installer durablement dans le paysage winnipégois, et pas uniquement l'hiver!

« Le Festival du Voyageur opère déjà à l'année longue, et nous avons une équipe dédiée qui travaille sur cette question particulière, précise Darrel Nadeau. Nous développons en ce moment des nouveaux programmes et évènements qui pourront être offerts en été comme en hiver. » Pour que le voyage se poursuive bien après la fonte de la neige…



photo :Gracieuseté Festival du Voyageur

**Darrel Nadeau et toute son équipe ont conscience que le Festival du Voyageur est une véritable vitrine pour la ville de Winnipeg.**



## « Pendant le Festival, nos ventes triplent »

Le Festival a-t-il un impact sur l'activité économique des commerces de Saint-Boniface?

Selon Louis Lévesque-Côté du Café Postal, « c'est incontestable. C'est simple, cela fait cinq ans que nous participons au Festival. La première année, nous avons commencé tout petit, avec du café-filtre. Et cette année, nous ouvrons un deuxième kiosque!

« Nous installerons des machines à expresso à côté de la tente Rivière-Rouge, et nous serons également présents dans la tente familiale du Festival avec du café-filtre et du chocolat chaud », annonce-t-il.

Et des cafés, il en faut beaucoup pour réchauffer les festivaliers : 130 livres de café, à 18 grammes par tasse, ça représente 3 275 cafés! « C'est simple, entre nos kiosques sur le site du Festival et le Café Postal sur la Provencher, nos ventes triplent pendant le Festival. Et notre équipe grandit en conséquence, puisque nous passons de six à 22 personnes », reprend Louis Lévesque-Côté.

Mais le plus important, et aussi le plus difficile à quantifier, c'est l'exposition qu'un tel évènement offre et le lien que cela crée avec la communauté. « Bien souvent, les semaines suivantes, nous voyons arriver au Café Postal des gens qui nous disent : « J'ai goûté votre café pendant le Festival, cela m'a donné envie de revenir. » C'est notamment le cas pour les anglophones, qui sont plus nombreux après le Festival à franchir le pont pour venir jusqu'ici. Et pour nous, c'est tout aussi important. »








# PROGRAMMATION POUR ENFANTS

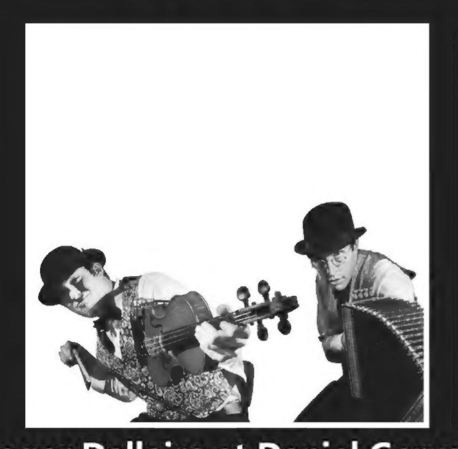

Jacques Chauvin


TiBert le Voyageur


Lulu et le Matou


Madame Diva


Party de danse familial avec DJ K CHEDDA


Roger Dallaire et Daniel Gervais

# ACTIVITÉS FAMILIALES:

Randonnées en traineaux • Ateliers apprentis voyageurs

Randonnées en raquettes • Défi des mascottes présenté par One Insurance

Ateliers de cirque présenté par Talbot et associés • Terrain de jeux avec glissades, buttes, mini forts et Immagination Playground™ • Démonstration militaire



















